

LES JEUNES GARDES SOCIALISTES, OU LA QUÊTE DU GRAAL RÉVOLUTIONNAIRE, 1930-1935

ALAIN COLIGNON *

DANS LE CLIMAT PSYCHOLOGIQUE TRÈS PARTICULIER DE LA PREMIÈRE PARTIE DES ANNÉES TRENTE, UNE ORGANISATION JUVÉNILO AUX COULEURS PARTISANES, LA JEUNE GARDE SOCIALISTE, PARVINT À ACQUÉRIR EN L'ESPACE DE DEUX ANS UNE VISIBILITÉ ET UNE CAPACITÉ MILITANTE EXCEPTIONNELLES SUR LA GAUCHE DE L'ÉCHIQUIER POLITIQUE. CETTE COMMUNAUTÉ TRÈS TYPÉE INTÉGRA NON MOINS RAPIDEMENT DANS SES SCHÉMAS IDENTITAIRES UNE SYMBOLIQUE LOURDE, NON DÉPOURVUE D'AMBIGUITÉS DONT ELLE S'ÉTAIT PASSÉE JUSQUE-LÀ. CETTE MÉTAMORPHOSE N'ENTRAVA NI SON ESSOR NI, PAR LA SUITE, SON DÉCLIN. ÉTAIT-ELLE LE FRUIT DE LA CONJONCTURE OU RELEVAIT-ELLE PLUS FONDAMENTALEMENT D'UNE MODIFICATION DE LA NATURE PROFONDE DU MOUVEMENT ? TELLES SONT LES QUESTIONS AUXQUELLES S'EFFORCERA DE RÉPONDRE LA PRÉSENTE ÉTUDE, QUI NE MANQUERA PAS DE SITUER LES DONNÉES DU PROBLÈME DANS LEUR CONTEXTE.

Si, après avoir connu maintes tribulations, la Jeune Garde socialiste ne subsiste plus de nos jours dans le paysage politique qu'à la remorque d'un mince groupuscule trotskiste, elle avait représenté dans la première moitié des années trente, avec ses deux ou trois dizaines de milliers d'adhérents, un pôle d'influence non négligeable au sein de la famille socialiste. D'aucuns avaient cru voir en elle l'instrument susceptible de revitaliser cette dernière, embourbée dans l'ornière du réformisme. L'espace d'un instant, quelques-uns allèrent peut-être même jusqu'à croire qu'elle était porteuse d'une 'révolution' originale, authentiquement prolétarienne. Ou, à défaut, de son substitut planiste. La plupart de ses affiliés voulaient simplement faire 'quelque chose' contre la crise, contre le fascisme, pour la paix... Leur adhésion à ce mouvement procédait-elle de la raison ou de la passion, et ce choix fut-il au bout du compte heureux ?

La trace que la Jeune Garde socialiste (JGS) a laissée dans la mémoire collective demeure en tout cas pour le moins ambiguë. Ceux qui passèrent dans ses rangs en conservèrent souvent un bon souvenir bien longtemps après l'avoir quittée ¹. Mais, lors de sa phase d'expansion, elle souleva également pas mal d'hostilité dans des milieux qui, en théorie, lui étaient idéologiquement ou structurellement proches. En effet, dans les sphères dirigeantes du Parti ouvrier belge, on ne se priva jamais de dénoncer ses errements doctrinaux, sa volonté de s'ériger – péché capital – en 'Parti dans le Parti'. La Droite conservatrice, elle, la voua carrément aux gémonies pour son apparente radicalité sur le terrain social et pour la logomachie à base d'antimilitarisme qui ponctuait son discours ordinaire. Hostilité parfois haineuse ² et souvent tenace. Alors que les jeux étaient faits depuis belle lurette, la bien-pensante *Revue générale* estima encore opportun au début des années quatre-vingt de confier à une de ses meilleures plumes, Léo Moulin, le soin d'égatigner son pacifisme myope – mais la guerre froide connaissait alors un

1 JOSEPH THONET, *Jeune garde socialiste. Mémoires et souvenirs IV*, s.l.n.d.

2 Une publication liée à la droite extrême, *La Série noire*, n° 6, VI.1932, se livrant à une étude intitulée "Le pacifisme au service de l'Allemagne et de la Révolution", qualifiait par exemple les Jeunes Gardes de "primaires" vivant d'abstractions.

brusque regain, et ceci expliquait cela : “Ni la faillite de la IIe Internationale en 1914, ni la participation des socialistes aux gouvernements ‘bourgeois’ (...), ni la victoire du communisme, ni les poussées successives des fascismes européens ne modifièrent les conceptions des Jeunes Gardes socialistes envers les problèmes de la paix et de la guerre. Des massacres de 1914, ils ne retinrent que l’horreur et l’inutilité. Du patriotisme qui avait permis d’arracher la victoire, ils ne perçurent que les aspects chauvins et cocardiers...”³.

Quant à ceux de ses contemporains qui n’entretenaient avec les controverses et les luttes du forum que des rapports distants, ils l’assimilèrent vraisemblablement à une sorte de scoutisme prolongé, nettement axé à gauche. La chemise bleue et le béret basque que portaient ses adeptes pouvaient, il est vrai, faciliter la confusion auprès des personnes peu ou mal informées.

L’historien amené à se pencher sur la JGS ne peut manquer pour sa part d’être frappé par ses contradictions internes mais aussi par la métamorphose subite qui l’affecta au seuil des années trente, lorsque son désir d’autonomie crût simultanément avec ses ambitions politiques et sa visibilité identitaire. Et de s’interroger sur ses motivations profondes, sur la nature des mutations qui l’affectèrent ou sur sa marge d’autonomie réelle.

Nous axerons pour notre part l’objet de notre recherche sur la période qui va, grosso modo, de 1930 à 1935, et nous nous limiterons à la seule Jeune Garde socialiste : ce n’est qu’incidemment que seront évoquées ici les diverses structures militantes qui lui furent quelquefois associées, Enfants du Peuple et Faucons rouges, Union des Jeunesses ouvrières et Jeunesses syndicales, Milices de Défense ouvrière, Union socialiste antifasciste et Ligue internationale socialiste anti-guerre.

L’histoire de la JGS est aujourd’hui assez bien connue grâce aux travaux substantiels réalisés à l’initiative des universités de Gand⁴ et de Liège⁵ ainsi que par l’une ou l’autre synthèse récente... ou moins récente⁶. La plupart de ces productions relèvent

3 LÉO MOULIN, “Le pacifisme des gauches dans la Belgique des années 30”, in *La Revue générale*, VIII-IX.1983, p. 35-46.

4 ERIC TEMMERMAN, *De Socialistische Jonge Wacht (1914-1929). De ontwikkeling van de Belgische Socialistische Jeugdbeweging vanaf de Eerste Wereldoorlog tot het begin van de economische crisis. Een eerste kennismaking*, 2 vol., Gand, mém. lic. en histoire, RUG, 1979 et RUDY VELGHE, *De Socialistische Jonge Wacht (1930-1940). Actie van een oppositionele jeugdorganisatie in de BWP*, Gand, mém. lic. en histoire, RUG, 1982.

5 BERNARD POURVEUR, *Etude du mouvement des Jeunes Gardes socialistes de 1932 à 1939. Aperçu de l’action politique des JGS et de leurs relations avec les Jeunesses communistes, en particulier dans l’arrondissement de Liège*, Liège, mém. lic. en histoire, ULg, 1994.

6 J. CORDIER, *De la Fédération des Jeunes Gardes socialistes au mouvement des Jeunes socialistes*, Bruxelles, 1990; *Des JGS au Mouvement des Jeunes socialistes – 100 ans d’histoire*, Bruxelles, [1983]; STEFAAN DE GROOTE, “Tussen revolutie en reformisme of 100 jaar socialistische politieke jongeren beweging”, in *Socialistische Standpunten*, 1985 n° 5, p. 34-43.

DE JONGE WACHT

AAN

HARE LEDEN



Het kapitalisme geschraagd door het militarisme

Samenw. Volksdrukkerij, Hooftpoort, 99.

- Le combat de la JGS : contre l'alliance du sabre et du coffre-fort, 1906. (Affiche AMSAB, Gand)

d'une approche socio-politique, reflétant l'esprit de l'époque où elles ont été rédigées. Nous avons préféré quant à nous appréhender la Jeune Garde dans son cadre politico-symbolique tel qu'il se cristallisa dans la première partie des années trente après une longue maturation.

I. Racines

Bien que sa nature strictement juvénile ait été à plusieurs reprises contestée et bien qu'elle soit en effet discutable, la JGS entendait se présenter dans la Cité comme une 'Jeunesse'. Une 'Jeunesse' politisée qui se projetait sur un idéal, le Socialisme et qui se reconnaissait dans le Parti ouvrier belge, avec ses particularités, ses vertus et ses ombres. Un Parti où, paradoxalement, il "exist[ait] une forte dose d'apolitisme"⁷ du fait des adhésions collectives à une foule d'organisations professionnelles ou mutuellistes évoluant dans sa mouvance. Or, dès sa création à l'automne 1886, la Jeune Garde se voulait plus complètement impliquée dans le mouvement socialiste; les affiliations y étaient directes, individuelles⁸. Dès qu'elle fut en mesure de présenter quelque consistance, elle eut son représentant au conseil général du Parti; par la suite, elle aura ses porte-parole délégués à chaque congrès annuel. Il s'agissait donc d'une formation militante, consciente des enjeux de l'engagement et qui se refusait à laisser son drapeau (rouge) en poche. Structurée dès 1894 en une Fédération nationale des Jeunes Gardes socialistes (FNJGS), elle avait reçu du Parti une fonction précise : "défendre par tous les moyens possibles de propagande les réformes inscrites au programme" socialiste "tout en ayant comme mission spéciale de combattre le militarisme"⁹. Cet antimilitarisme qu'elle avait trouvé dans son berceau n'était pas fortuit. Elle avait en effet vu le jour au lendemain de la répression brutale exercée par l'autorité militaire contre les plébiens insurgés des pays de Liège et de Charleroi. Les faits et le bilan tragique – plusieurs dizaines de victimes, tués et blessés – s'inscrivirent pour longtemps dans la mémoire des prolétaires¹⁰. En s'attaquant à la "plaie du militarisme", la Jeune Garde pouvait espérer conquérir auprès de l'opinion une facile popularité tant le mode de recrutement de la milice – par tirage au sort avec faculté de remplacement pour les plus fortunés – passait mal auprès des populations concernées¹¹. Ce sentiment profond, viscéral ne suffisait pourtant pas à étancher sa soif d'action. Lorsqu'elle ne déployait pas son zèle en faveur des candidats du Parti ouvrier, elle ne manquait pas de prendre des initiatives contre "les

7 MARCEL LIEBMAN, *Les socialistes belges 1885-1914. La révolte et l'organisation*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1979, p. 185.

8 *Statuts du Parti ouvrier belge adoptés dans les Congrès de Bruxelles, 1893, de Quaregnon, 1894 et de Bruxelles, 1908*, s.l.n.d., p. 1, art. 3 (INSTITUT EMILE VANDERVELDE).

9 *Statuts...*, point 1.

10 MARINETTE BRUWIER, NICOLE CAULIER-MATHY, CLAUDE DESAMA & PAUL GERIN (dir.), *1886. La Wallonie née de la grève ?*, Bruxelles, Editions Labor, 1990.

11 ALAIN COLIGNON, "Ethnologie d'une institution militaire : la 'Nation armée' et le tirage au sort", in *Enquêtes du Musée de la Vie wallonne* (à paraître).

méfais du capitalisme”, diffusait des tracts contre la répression policière en Espagne, contre les empiètements du “cléricalisme”, contre les agresseurs de toutes les guerres. Mais ses sections fonctionnaient aussi comme des cellules d’éducation permanente, voire de simples cercles d’agrément. Dans les périodes calmes, on lui assignait plutôt la tâche d’être l’”école primaire du militant”¹².

Ceci dit, il ne faut pas exagérer son importance avant 1910-1912. Les groupements qui dépendaient de la FNJGS, aux rangs clairsemés, ne jouissaient sauf exception que d’une durée de vie éphémère¹³. Leur fortune, ou leur infortune, dépendait de l’activisme d’une équipe d’animateurs; la section s’étiolait et disparaissait en même temps qu’elle. La fluidité extrême du nombre de ses adhérents¹⁴, le déficit chronique qu’elle éprouvait au niveau de l’encadrement, sa mince capacité d’attraction envers les jeunes adultes furent maintes fois déplorés *in illo tempore* et ces plaintes devaient se répéter par la suite, jusqu’à devenir lancinantes. Enfin, nul critère d’âge n’ayant été défini au départ, la jeunesse de certains membres s’avérait très relative.

Bref, avant la Première Guerre mondiale, le degré d’efficacité politique de l’organisation paraissait singulièrement limité par rapport aux tâches assignées. Son dynamisme ne parvenait pas à compenser la faiblesse de ses effectifs. S’il faut en croire Guy Van Schoenbeek, il n’y aurait pas eu plus de 7.000 JGS au total pour la période 1886-1912¹⁵. Autrement dit, pratiquement rien.

A la veille de 1914, un frémissement était cependant perceptible. Les âpres polémiques relatives à la modification de la législation militaire et l’instauration du service général personnel avaient un peu stimulé la Jeune Garde. Elle alignait désormais 2.059 affiliés sur l’ensemble du pays¹⁶, avec des sections plus étoffées à Gand qu’à Anvers ou à Bruxelles¹⁷, avec des bastions plus solides dans les bassins hennuyers qu’au pays de Liège. La médiocrité apparente de ces chiffres ne la rendait pas pour autant négligeable. Certes, le Parti ouvrier belge se flattait de compter 180.626 inscrits en 1910 mais, comme nous l’avons mentionné, il s’agissait pour la plupart d’adhésions collectives, à une mutualité ou à une coopérative par exemple. Et, ainsi que le constatait Vandervelde, “la cotisation

12 *La Jeune Garde*, XII.1931, p. 3.

13 Sauf à Gand et dans le Hainaut où, dès 1906, Arthur Jauniaux était parvenu à doter les JGS de structures pérennes et à faire paraître un journal à périodicité régulière, *La Jeunesse, c’est l’Avenir !*

14 Dans l’arrondissement de Liège, la Jeune Garde comptait ainsi 105 cotisants; en 1910, elle en avait très exactement... 0. Vers 1912-1913, ses effectifs se stabilisèrent autour de 165 adhérents. Voir LINDA FLAGOTHIÉRMUSIN, *Mémoire ouvrière 6. Histoire des fédérations*. Liège, Bruxelles, PAC, 1985, p. 74.

15 GUY VANSCHOENBEECK, *Ontstaan, situering en karakterisering van de Socialistische Jonge Wacht 1886-1914. Bijdrage tot de studie van de politieke jongerenbeweging*, Gand, mém. lic. en histoire, RUG, 1978.

16 EMILE VANDERVELDE, *Vers la souveraineté du travail. Le Parti ouvrier belge 1885-1925*, Bruxelles, L’Eglantine, 1925.

17 En 1909, on dénombrait 120 JGS dans la région bruxelloise pour 3.043 inscrits dans les Ligues ouvrières, expressions politiques du Parti.

Jeunes Gardes socialistes

payée à un mutuelle (...) n'a pas la même portée qu'une cotisation personnelle et directe"¹⁸. Or, les Jeunes Gardes, très politisés, ne craignaient pas de descendre dans la rue pour exprimer leur radicalité. Cela ne plaisait pas toujours aux tenants de la ligne modérée. En 1899 déjà, Vandervelde avait éprouvé le besoin de prendre ses distances avec leur antimilitarisme, qu'il qualifiait de "gamineries"¹⁹; en 1909, il crut devoir désavouer à nouveau leur "pacifisme utopique"²⁰, alors que le Parti tendait à accepter le principe d'une défense nationale conditionnelle.

A partir de 1912-1913, les réticences des modérés envers la Jeune Garde s'exprimèrent davantage. A la recherche d'un second souffle après l'évacuation légale des aspects les plus discriminatoires de la conscription²¹, celle-ci épousait peu à peu les thèses de l'antipatriotisme extrême tel qu'il était pratiqué outre-Quiévrain par les adeptes de Gustave Hervé²². Les jeunesses socialistes de la capitale donnèrent sans doute dans la surenchère car Joseph Jacquemotte, porte-parole habituel de l'aile gauche, en vint à les accuser d'être "incapables de mener à bien une propagande antimilitariste sérieuse et efficace"²³. De nombreux parlementaires POB ne pensaient pas différemment. Le député Georges Hubin n'hésita pas à déclarer au congrès de 1909 que "notre tort [à nous dirigeants] est d'avoir abandonné cette campagne [antimilitariste] aux Jeunes Gardes"²⁴. Cette irritation grandissante ne pouvait que se traduire par des menaces de sanction. Au printemps 1914, le congrès annuel examina un projet de nouveaux statuts; il y était prévu d'éliminer les représentants de la Jeunesse de la direction effective du Parti. Mais la question ne put être tranchée et elle fut reportée au congrès suivant, en 1915, pour être étudiée dans une atmosphère plus sereine...²⁵.

II. 'Errements', poussées gauchistes et retour à l'ordre (1914-1930)

Le déclenchement de l'invasion allemande en août 1914 allait renvoyer cette décision aux calendes grecques. Confrontée de manière directe aux incidences d'un conflit mondial,

18 EMILE VANDERVELDE, *op.cit.*, p. 8 et suiv.

19 Cité par MARCEL LIEBMAN, *Origine et signification idéologique de la scission communiste du Parti ouvrier belge*, Bruxelles, thèse de doctorat en sciences politiques, ULB, 1963.

20 *Le Peuple*, 12.IV.1909, p. 3.

21 *Compte rendu du 21ème Congrès annuel des Jeunes Gardes socialistes de Belgique. Renaix, 12-13 juin 1910*, Gand, Vooruit, 1911.

22 Sur Gustave Hervé (1872-1944) et les tribulations de l'hervéisme, voir JEAN-JACQUES BECKER, "Antimilitarisme et antipatriotisme en France avant 1914. Le cas de Gustave Hervé", in *Empires et puissance. Pour une histoire des relations internationales au XXe siècle. Mélanges en l'honneur de Jean-Baptiste Duroselle*, Paris, Sorbonne, 1986, p. 101-113 et MAXIME STEINBERG, "A l'origine du communisme belge : l'extrême gauche révolutionnaire d'avant 1914", in *Les Cahiers marxistes*, XII.1970, p. 3-34.

23 *L'Exploité*, 5.III.1911, p. 2, col. 3-4.

24 *Le Peuple*, 12.IV.1909, p. 3, col. 1.

25 LÉON DELSINNE, "A propos du congrès du Parti ouvrier", in *Socialisme et Lutte des Classes*, 15.III.1914, p. 13 et suiv.

la Jeune Garde entra pour plusieurs années en semi-léthargie, à l'instar des autres structures liées à la famille socialiste. Une partie de ses membres rejoignit les drapeaux et se comporta d'ailleurs fort honorablement. D'autres prirent le chemin de l'exil ou, restés en territoire occupé, furent contraints par les malheurs du temps à s'abstenir de toute activité publique. Quelques-uns s'accrochèrent; ils s'agitèrent davantage au fur et à mesure que les années s'écoulaient dans la misère, dans l'incertitude. Une action coordonnée au niveau national s'avérant presque impossible, les sections subsistantes opéraient fort isolées, de façon dispersée et en ayant rarement les informations indispensables pour serrer au plus près le contexte politique général. D'où quelques faux pas. En Wallonie ainsi qu'à Bruxelles, pas mal de groupes se transformèrent en cercles d'études, en associations caritatives, voire en sociétés de lecture²⁶. Ce ne fut le cas ni à Gand, ni dans la région anversoise, où les fédérations locales JGS se remirent à œuvrer dès l'automne 1915 puis à multiplier des prises de position qui se révélèrent inopportunes... après le 11 novembre 1918.

Dans l'agglomération d'Anvers, les éléments JGS proches de Jef Van Extergem entreprirent au déclin de l'année 1916 de former une *Vlaamse Sociaal-Demokratische Arbeids-gemeenschap* avant de se mettre à éditer une feuille (*De Socialistische Vlaming*) qui devint peu après la tribune d'un *Vlaamsch Socialistische Partij*²⁷. Ce courant évoluant dans la mouvance activiste du *Raad van Vlaanderen* se mit le 23 juin 1918 à revendiquer la proclamation d'une république flamande souveraine. Les Gantois agirent un peu différemment. Leurs jeunesses auraient été en mesure de mettre sur pied "plus de 150 conférences" et à porter le nombre de leurs inscrits de 80 à 400 unités en se livrant à une propagande pacifiste. Cette performance réalisée sous l'œil de l'occupant trouva son couronnement le 14 janvier 1917 : ce jour-là, sans avoir demandé l'avis des aînés, elles appuyèrent une motion en faveur de la paix inspirée par les conclusions de la conférence de Zimmerwald et elles entreprirent de la faire connaître par la création d'un nouvel organe de presse, *De Rood Jeugd*. La teneur des articles qui y furent rédigés provoqua l'exclusion immédiate de leurs auteurs ainsi que des animateurs de la JGS gantoise²⁸.

Enfin, à propos de ces 'erremements' commis durant le premier conflit mondial, il convient de mentionner encore un article d'une feuille censurée, *De Tijd*, qui évoqua le 17 octobre 1918 le ralliement à l'"activisme" de Jeunes Gardes socialistes de Tirlemont et de Louvain. Peut-être prenait-elle ses désirs pour des réalités. Le publiciste Wullus-Rudiger, très

26 *Rapports présentés au XXXe congrès annuel les 19, 20 et 21 avril 1919*, Bruxelles, Maison du Peuple, 1919, p. 33-34 (Rapport de la Fédération nationale de la Jeune Garde socialiste).

27 LUC VANDEWEYER, "Een linkse propagandist van de Raad van Vlaanderen 1917-1918", in *Jef Van Extergem en zijn tijd*, Bruxelles, IMAVO, 1998, p. 78-105.

28 D'après HYPOLIET VANDENMEULEBROUCKE, secrétaire national de la Fédération nationale des Jeunes Gardes socialistes, in *Rapports présentés au XXXe congrès annuel...*, p. 34. Lire également la déclaration d'Edouard Anseele in *Annales parlementaires de la Chambre*, 1918-1919, t. 2, p. 2.141.



- La Jeune Garde socialiste, telle qu'elle se représente.
(La Jeune Garde, 1.1934, page de couverture)

versé dans la lutte anti-flamingante, ne releva jamais pour sa part que l'existence de "tout petits groupes" socialistes-révolutionnaires proches de la mouvance 'activiste' à Bruxelles, Anvers et Gand ²⁹.

L'armistice ne put calmer ces têtes chaudes. La révolution d'Octobre avait vertu d'exemple : le socialisme ne relevait plus de l'utopie, il avait pris corps et le volontarisme avait fini par payer. De plus belle, des Jeunes Gardes se mirent à contester le réformisme, le 'ministérielisme' au sein du POB. Contestation marginale. Le courant révolutionnaire, déjà minoritaire avant 1914, s'était retrouvé au sortir de la guerre divisé en "sectes minuscules et isolées" ³⁰, handicapé de surcroît par l'aspiration des 'masses' à renouer avec la normalité après quatre années de privations. L'agitation des JGS bruxellois proches de War Van Overstraeten se traduisit par une bouderie qui aboutit à un refus de soutenir le Parti aux législatives de novembre 1919. Si le schisme qui s'ensuivit quelques mois plus tard n'affecta qu'une soixantaine d'individus, le trouble était cependant bien réel dans la plupart des fédérations régionales, ainsi qu'on put le remarquer lors des premiers congrès de l'après-guerre des JG wallons (La Louvière, 2 juin 1919) et flamands (Courtrai, 27 juillet 1919). Les turbulences persistèrent un assez long temps. Furent tour à tour tentés par la dissidence les héritiers de la *Gentse Rode Jeugd* mais aussi des sections à Louvain, Aerschot, Hoboken, Molenbeek. A Anvers, des militants se promirent de ne plus collaborer "à l'œuvre réactionnaire des Jeunes Gardes du POB" et dans la Cité ardente la fédération socialiste du lieu fut contrainte de décapiter à deux reprises son mouvement de jeunesse. Une fraction oppositionnelle parvint à se former dans la ville de Huy sous l'impulsion de Joseph Thonet tandis qu'au Pays noir les JGS de Jumet appuyèrent Henri Glineur dans son soutien inconditionnel à Moscou (juillet 1919).

Pour gênantes qu'elles fussent, ces défections ne concernèrent jamais grand monde. Au POB, on enregistrait beaucoup plus d'entrées que de départs. Les 188.095 adhérents de 1914 étaient devenus 392.362 en 1919, 632.307 le 1^{er} janvier 1924. De substantielles remises en ordre étaient entre-temps intervenues. Le Parti avait adopté le 5 avril 1920 de nouveaux statuts censés privilégier un tant soit peu les adhésions individuelles au détriment des affiliations collectives pour assurer une gestion plus stricte de sa masse de manœuvre. Ce but ne fut atteint que dans une certaine mesure. Simultanément, la Fédération nationale des Jeunes Gardes socialistes voyait redéfinir sa mission. On la pria désormais de se consacrer à "l'éducation physique, intellectuelle et morale des enfants et des jeunes gens; le caractère récréatif doit être dominant" ³¹.

29 J. WULLIUS-RUDIGER, *En marge de la politique belge 1914-1956*, Paris, Berger/Levrault, 1957, p. 84.

30 MARCEL LIEBMAN, *op.cit.*, p. 100. On consultera également avec profit LEO REYNTJENS, "De eerste kommunistische groepen in België en hun fuzie tot de kommunistische eenheidspartij", in *Vlaams Marxistisch Tijdschrift*, XII.1971 n° 4, p. 171-218.

31 *Statuts du Parti ouvrier belge*, Bruxelles, 1920, art. 58-59.

Au mois de mars 1920, le Louviérois Gaston Hoyaux introduisit à l'occasion d'un congrès extraordinaire un projet de réorganisation générale qui recueillit une large majorité. Ce projet restructurait la FNJGS en cinq fédérations régionales³² à la place de l'organisation déséquilibrée de l'avant-guerre qui faisait alors, avec la *Vlaamse Federatie*, la part trop belle aux sections gantoises³³. En outre, on s'était enfin décidé à fixer à 25 ans la limite d'âge du Jeune Garde. Si celui-ci n'était plus contraint de s'affilier au Parti à titre individuel, il était obligé de s'inscrire dans une organisation politique dès 21 ans et devait en outre se syndiquer à partir de 18 ans... s'il avait du travail. Le Parti pouvait se montrer satisfait de ces nouveaux statuts. Son congrès des 11-12 décembre 1920, point d'orgue d'une longue série de mises en garde et d'exclusions, ne fit qu'entériner la reprise en main. Las, sous la pression des réalités, une part de ces prescriptions demeura lettre morte et peu de régionales en tinrent compte. Quant à la question de l'âge, elle ne trouva pas vraiment de solution durant l'entre-deux-guerres et l'on croisa encore longtemps dans les rues des JGS de 30, 35, voire de 40 ans... Pour être d'une efficacité relative, ces mesures ne semblent cependant pas avoir entravé le recrutement des formations juvéniles. Leur croissance, en concordance avec celle des effectifs globaux du POB, leur permit d'acquérir substance et visibilité, ce qui faisait défaut avant 1914.

On recensait 8.750 JGS ventilés en 108 groupes en 1920; ils étaient 10.425 en 1921, 18.687 en 1922 et 21.174 en 1923, avec à cette date 224 sections locales en règle de cotisation³⁴. Le bond en avant le plus remarquable se situait en 1922 (+ 79 %); la chute commença dès 1924 (- 44,5 %). Ces phases d'expansion puis de régression correspondaient grosso modo aux périodes d'aggravation et de rémission de la crise économique de l'après-guerre³⁵.

En ce commencement d'entre-deux-guerres, les zones de forte implantation de la Jeune Garde étaient déjà inscrites dans le paysage; elles ne subiront guère de modifications par la suite. Constatation : le Hainaut s'imposait d'emblée comme la terre d'élection du mouvement, mais il s'agissait de la province la plus industrielle, la plus tôt gagnée au socialisme. En 1921, les six communes principales du bassin de La Louvière réunissaient

32 Les fédérations flamandes A (Flandre occidentale, Flandre orientale) et B (Anvers, Limbourg, Brabant flamand), les fédérations wallonnes A (Borinage, Centre, Charleroi, Tournai, Brabant wallon) et B (Liège, Namur, Luxembourg).

33 Depuis 1905 existaient en pays flamand une *Vlaamse Federatie* avec Gand pour centre et une *Antwerpse Federatie*. Une réforme introduite en 1910 avait placé la quasi-totalité des groupes flamands sous le contrôle de la *Vlaamse Federatie*. En Wallonie, c'était la Fédération wallonne des Provinces de Hainaut et de Namur qui donnait le la depuis 1905, Liège faisant bande à part. Et la Fédération brabançonne (1905) s'était transformée en une Union centrale des JGS de l'arrondissement de Bruxelles (1912).

34 BERNARD POURVEUR, *op.cit.*, p. 35 et suiv.

35 Selon ERNEST MAHAIM (*La Belgique restaurée. Etude sociologique*, Bruxelles, Maurice Lambertin, 1926, p. 362), la Belgique dénombrait 94.796 chômeurs complets en décembre 1920 et en totalisait 210.641 au printemps suivant. La décrue fut lente. Pour la situation économique générale, voir FERNAND BAUDHUIJN, *Histoire économique de la Belgique 1914-1939*, Bruxelles, Emile Bruylant, 1944, t. 1, p. 84 et suiv.

3.276 membres, à peu près autant que dans la Flandre entière (3.740). D'autres groupements aux effectifs considérables étaient présents dans les arrondissements de Mons (à Dour, Frameries, Pâturages, Quaregnon) et de Charleroi (Trazegnies, Montignies-sur-Sambre, Châtelain) ainsi que dans les environs de Soignies. Bon an, mal an, tout au long des 'années folles', le Hainaut abrita à peu près la moitié des militants JGS³⁶. A ses côtés, la province de Liège faisait assez pâle figure. Même si les jeunes y évoluaient depuis 1921 au sein d'une "Fédération mosane" qui se voulait plus dynamique que la structure précédente, les sections peinaient pour s'étoffer, concurrencées qu'elles étaient par les sociétés sportives. Riches de 400 affiliés en 1921, leurs adhérents oscilleront constamment de 500 à 1.000 unités entre 1923 et 1930³⁷.

Malgré la déconvenue de ses jeunesses en 1918-1919, le chef-lieu de la Flandre orientale avait su conserver sa suprématie originelle sur le pays flamand, avec 1.103 membres³⁸ recensés dans l'arrondissement de Gand-Eekloo (en 1921) contre 785 dans celui de Courtrai, 700 à Saint-Nicolas-Waes, 455 à Audenaerde, etc..., etc... Malgré bien des efforts, les gros bataillons de la Jeunesse rouge ne se situaient pas en région flamande, et les quelques centaines de JGS anversois que l'on pouvait encore y ajouter ne pouvaient ébranler la prédominance wallonne. En 1922, année de son extension maximale, la Jeune Garde flamande avançait le chiffre de 5.168 adhérents (mais 2.029 reconnus effectivement par la FNJGS). Or, il y en avait alors plus de 15.000 en Wallonie. Inexistante dans les zones rurales – c'était le cas également au sud du pays –, le mouvement était très peu présent en Flandre occidentale hormis à Menin, Ostende et Bruges, et il n'avait pratiquement pas pénétré au Limbourg, pas plus que dans le Brabant flamand, si l'on excepte Louvain. Bref, les Wallons tenaient le haut du pavé, ce qui perturbait parfois leurs amis du nord, conscients de leur infériorité numérique, contraints de s'exprimer en français durant les congrès... et pas toujours satisfaits de cet état de choses. Avec la décrue de 1924, le clivage nord/sud s'accrut davantage. Les sections flamandes, qui avaient pu attirer 25,5 % des affiliés en 1922 n'en réunissaient plus que 7,5 % en 1927 contre, respectivement, 67,5 % et 84,7 % du côté wallon, Bruxelles s'adjugeant le reste.

Quoi qu'il en soit, le Jeune Garde représenta l'espace de deux ou trois ans un capital humain indéniable. Ce capital fut mal exploité, l'encadrement politique restant médiocre. Hormis différentes prises de position (collectes contre la famine en Russie, tracts contre la "terreur blanche" en Hongrie), les groupements de base avaient tendance à fonctionner comme des cercles d'agrément; ce type d'activité s'imposa de plus en plus à partir de 1924-1925 dans les localités de province. Comme leurs attributions demeuraient mal définies, ces groupements piétinaient allègrement les plates-bandes des sociétés de gymnastique et des associations culturelles, quand ils n'essayaient pas de satelliser

³⁶ Avec une pointe en 1920. Cette année-là, 61,9 % des effectifs se trouvaient en terre hainuyère.

³⁷ La province de Liège rassemblait 13,4 % des JGS en 1921, 9,8 % en 1922, 15,6 % en 1927...

³⁸ Mais peut-être seulement 835 cotisants réels...

(avec maladresse) les garçonnetts et fillettes de 8 à 12 ans évoluant au sein des Enfants du Peuple, aux rangs par ailleurs clairsemés.

La coordination de l'ensemble se révélait si défectueuse qu'un historien, étudiant la période des années vingt, pourra parler de "*chaotische toestand op organisationele vlak*"³⁹ pour caractériser la situation. Edmond Yernaux, secrétaire de la Fédération de Charleroi, ne l'aurait assurément pas démenti : "Je suis vraiment découragé quand je vois le peu d'empressement des groupes locaux de répondre aux demandes de renseignements"⁴⁰. Dénonçant l'immatunité de ses camarades, il leur trouvait pour excuse le fait que "(...) la plupart de nos membres ont fait, tout au plus, leur école primaire. Ils n'ont sur les graves problèmes sociaux que des notions vagues, fragmentaires, erronées souvent...". L'air était connu et il se répéta souvent. Face à ce 'chaos', la restructuration drastique de 1920 ne put se maintenir plus de deux ans. Dès 1923, la Wallonie se retrouvait avec huit fédérations régionales autonomes tandis que l'ensemble des JGS flamands passait sous le contrôle d'une *Vlaamse Bond*. Le retour à une relative prospérité ému le zèle des militants qui, s'il faut en croire Vandervelde, préférèrent fréquenter les cinémas et les salles de danse plutôt que les réunions du Parti⁴¹. La Jeune Garde connut dès lors une lente hémorragie. On assista en 1926 à la disparition de la fédération du Brabant wallon, suivie par celle du Tournaisis. Une tentative de centralisation opérée cette même année par le biais de l'érection d'une Centrale des Jeunesses socialistes dotée de trois secrétaires permanents ne donna pas, semble-t-il, de résultats probants : au Congrès de Saint-Gilles (1929), les dirigeants durent reconnaître que la FNJGS était en "plein marasme"⁴².

Le ton des discours s'était modifié durant ces années vingt. Le pacifisme restait bien entendu d'actualité mais on n'en appelait plus au désarmement universel, à la suppression des armées. Plus pragmatiquement, on invoquait le service militaire de six mois. Au seuil de cette décennie, le secrétaire général de la FNJGS, Gaston Hoyaux, s'était ingénié à brider l'antimilitarisme et à multiplier les propos frappés au coin d'un patriotisme impeccable : "Nous reconnaissons qu'il y a une nécessité militaire, parce que nous sommes partisans de la défense nationale. Celle-ci existe car le socialisme n'est pas hostile à l'idée de la 'Patrie', au sens élevé du mot. (...) On ne renie pas la patrie au nom de l'Internationalisme..."⁴³.

39 ERIC TEMMERMAN, *op.cit.*, p. 189.

40 Lui faisaient écho les plaintes de son vis-à-vis flamand, Marinus De Rijcke, de la *Vlaamse Bond* : "*Het is spijtig te moeten vaststellen, dat het zo moeilijk is ons gedetailleerd nieuws te bekomen van de groepen om die fiches te kunnen volledigen*" (cité par ERIC TEMMERMAN, *op.cit.*, p. 207).

41 EMILE VANDERVELDE, *op.cit.*, p. 439.

42 *Le Peuple*, 20.X.1930, p. 2, col. 5.

43 Cité par ERIC TEMMERMAN, *op.cit.*, p. 344.

Jeunes Gardes socialistes



- Le 'JGS' modèle : Toujours prêt... pour la Révolution !
(*La Jeune Garde*, XI.1933, p. 15)

L'explication de ce changement d'attitude résidait dans le fait que la Belgique avait connu avec la révision constitutionnelle de 1919 une indéniable avancée démocratique; la famille socialiste pouvait à présent espérer conquérir le pouvoir grâce au suffrage universel plutôt qu'en montant sur les barricades. Alors, poursuivait Hoyaux, "(...) Il serait injuste de laisser à la marée des peuples réactionnaires des nations dans lesquelles des libertés sérieuses auraient été acquises par la classe ouvrière. (...) Il importe donc de ne pas laisser détruire les réformes conquises. (...) [Donc], 'l'ouvrier n'a pas de patrie', c'est l'aphorisme honteux au nom duquel se justifient les pires désertions, sous lequel se cache souvent la pire lâcheté. Ce n'est point du socialisme. C'est de l'anarchisme (*sic*)".

Cette normalisation était toutefois plus apparente que réelle. Par essence, la Jeune Garde véhiculait une radicalité. A moins de se suicider, elle ne pouvait renier ses racines 'révolutionnaires' ...ou ce qu'elle considérait comme telles. Plus rapidement, plus bruyamment qu'un autre mouvement, elle éprouva le besoin de renouer avec l'internationalisme professé avant la conflagration mondiale, ce qui contribua à la distinguer dans une opinion traumatisée par la Grande Guerre. Les incidents de La Louvière (septembre-octobre 1921) permirent de cerner les limites de son intégration dans la société politique ⁴⁴. Le 5 septembre 1921, le socialiste allemand Johannes Sassenbach avait été invité à La Louvière par le Parti ouvrier à l'occasion d'une semaine internationale d'études syndicales. Une partie de la population, anciens combattants en tête, manifesta son hostilité à la présence du personnage. S'ensuivit une échauffourée entre le cortège socialiste et des contre-manifestants. Plusieurs drapeaux tricolores furent endommagés. La Fédération nationale des Combattants s'empressa d'orchestrer une cérémonie expiatoire le 2 octobre suivant : elle procéda à la remise de deux nouveaux drapeaux à sa section locale en présence d'un représentant du ministre de la Défense nationale, le libéral Albert Devèze. Le 16 octobre, les socialistes louviérois répliquèrent à leur tour par la tenue d'un meeting où l'on parla beaucoup de réconciliation des peuples. Edouard Anseele, ministre des Travaux publics et membre du POB, était présent à la tribune; il y alla de quelques pensées bien senties sur les provocations des "réactionnaires". La manifestation s'acheva sur un acte symbolique qui, dans le climat de l'époque, pouvait également passer pour une provocation. Les JGS offrirent aux Anciens Combattants socialistes un drapeau – rouge – sur lequel était brodé un soldat (belge) brisant son arme. D'aucuns y virent un appel à l'insoumission. L'"affaire du fusil brisé" suscita un émoi d'autant plus considérable qu'elle impliquait le POB, partenaire du gouvernement d'union nationale depuis l'armistice. Or, ladite coalition était branlante depuis plusieurs mois. Le coup l'acheva. Les libéraux y trouvèrent un prétexte pour pousser à la démission les ministres socialistes, qui se retirèrent le 19

⁴⁴ ROBERT DEMOULIN, "Militarisme et antimilitarisme après la Première Guerre mondiale. L'affaire du fusil brisé", in *Actes du 103e congrès des sociétés savantes. Nancy-Metz-Paris, 1979*, t. 1, p. 305 et suiv. Cette contribution sera utilement complétée par l'étude de ROSINE LEWIN sur l'engagement d'Albert Marteaux dans le mouvement des Anciens Combattants socialistes, in *Cahiers marxistes*, n° 213, X-XI.1999, p. 65-88.

octobre. L'«Union sacrée» avait vécu. Indépendamment de l'aspect anecdotique de cette péripétie, il faut percevoir la difficulté éprouvée par la Jeune Garde pour sacrifier aux normes d'un patriotisme exacerbé et, au-delà, son désir de fermer la parenthèse de la guerre pour renouer avec son *habitus* idéologique ordinaire.

Et, de fait, une parenthèse, celle des années vingt, va se fermer. Des temps nouveaux s'annoncent où, pour la JGS, tout semblera possible.

III. Le bond en avant

La Belgique officielle célébra le centième anniversaire de son existence au cœur de l'été 1930. La famille socialiste avait peu l'esprit à la fête. Elle macérait dans l'opposition depuis le 21 novembre 1927 après un bref et tumultueux retour au pouvoir qui avait d'ailleurs été sanctionné par l'électeur aux législatives de 1929. Progressivement mise sur la touche, elle ne savait trop comment sortir de ce purgatoire. Ses animateurs principaux – Vandervelde, Anseele, Troclet, Destrée – restaient aux commandes mais ils vieillissaient et la relève tardait à se présenter. Lorsque la dépression économique commença à faire sentir ses effets à l'automne, plus d'un cadre dut se demander si le Parti saurait faire face à l'épreuve, répondre à une demande sociale accrue alors qu'on le disait en panne d'idées. Frappées de langueur, ses jeunesses étaient à l'unisson. Elles possédaient sur le papier 6.000 membres en 1929 et 7.897 en 1930 : c'étaient des cotisants plus que des militants. La dernière campagne menée par la FNJGS en faveur du service militaire à six mois s'était révélée stérile⁴⁵.

En outre, depuis 1923, une partie de son public potentiel s'était détaché d'elle, estimant son antimilitarisme excessif et inapproprié. Sous l'influence d'un petit vent du nord – en l'occurrence, le socialisme éthique de la *Nederlandse Arbeiders Jeugd Centrale* –, des groupes de jeunes travailleurs de Flandre d'abord, de Wallonie ensuite avaient entrepris à partir de 1928 de former une *Arbeidersjeugd Verbond (AJV)*, une Union des Jeunesses ouvrières (UJO) où l'on essayait de combiner thèmes culturels et retour à la nature. Pour n'avoir eu au bout du compte qu'un impact limité⁴⁶, cette semi-défection privait la Jeune Garde d'idées et de bras. Une autre concurrence, franchement hostile, apparut à la charnière des années vingt et trente. Surgie du «cléricalisme» abhorré, la Jeunesse ouvrière chrétienne, en plein essor, se mit à guigner le même gibier : les éléments jeunes du monde du travail. La JOC, qui n'avait pas peur de manier l'invective, devint bientôt,

45 *Rapports présentés au XXVe congrès annuel de la JGS à la Maison du Peuple de Jolimont les 30, 31 octobre et 1er novembre 1927*, Bruxelles, Imprimerie populaire, 1927.

46 L'AJV ne comptait que 824 membres en 1930, 1.102 en 1932. En 1935, elle en totalisait à peine 1.200 pendant que l'Union des Jeunesses ouvrières en avait 1.069.

Jeunes Gardes socialistes

et pour longtemps, la bête noire des JGS. Elle le leur rendit bien, et les noms d’oiseaux volèrent bas dans la presse des deux mouvements rivaux de 1930 à 1935⁴⁷.

L’Eglantine, qui faisait office de revue de vulgarisation doctrinale de la famille socialiste, mit toutefois l’accent, en dénonçant ce ‘péril’, sur une problématique plus vaste, celle de la jeunesse confrontée à la montée du matérialisme, de l’individualisme. Et là, force était à la Jeune Garde de reconnaître que, sur ce terrain, ... “(...) les jeunesses catholiques ont sur nous une avance qui n’est pas à dédaigner. Toutes leurs aspirations sont synthétisées dans cette formule : ‘Le Christ-Roi sur la terre et dans les cœurs’. Sans doute, l’idéal socialiste (...) vaut au moins le leur. Mais les chrétiens s’appuient sur une tradition deux fois millénaire que l’Eglise exploite d’ailleurs avec une grande habileté...”⁴⁸.

A peine investi du secrétariat national de la FNJGS, Fernand Godefroid⁴⁹ se livra à son tour à une attaque en règle du jocisme, “instrument à la solde du patronat et du parti clérical”, “diviseur de la jeunesse”, etc., etc...⁵⁰. Ce ne fut pas la seule activité de cet homme dont l’apparition à l’avant-plan de la scène coïncida avec l’émergence d’une nouvelle génération de dirigeants, nés pour la plupart entre 1900 et 1905. Godefroid allait en effet participer à la relance du mouvement avec l’aval du Parti. Ce dernier s’était décidé au cours de son congrès de novembre 1930 à remotiver ses troupes en luttant sur trois plans. Contre le chômage, qui commençait à s’étendre, contre la guerre, ce qui permettait de débrider le pacifisme, contre le fascisme enfin, qui venait de connaître une notable progression outre-Rhin⁵¹.

En faisant de l’antifascisme un des chevaux de bataille de la dialectique Jeune Garde, le Parti ouvrier belge s’avançait en terrain connu. Comme ses coreligionnaires européens, il avait pris l’habitude de dénoncer à intervalles réguliers la dictature que les faisceaux mussoliniens faisaient peser sur l’Italie depuis la Marche sur Rome. Il était évidemment hors de question d’approuver la démarche d’un démagogue d’extrême droite, socialiste renégat de surcroît, qui s’était emparé du pouvoir avec un parti et un projet de société aux couleurs de la contre-révolution; mais, pour récurrentes qu’elles fussent, ces dénonciations gardaient un caractère mesuré. S’il y avait eu des poussées de fièvre lors de l’assassinat de Matteotti, la tension était vite retombée : la Belgique était loin de Rome

47 PAUL WYNANTS, “La JOC belge face au socialisme et au communisme (1930-1940)”, in *La peur du rouge*, Bruxelles, ULB, 1996, p. 55 et suiv.

48 G. VANDERVEKEN, “Socialisme et jeunesse d’après-guerre”, in *L’Eglantine*, VI.1930 n° 6, p. 3 et suiv.

49 Né à Farciennes le 6 juillet 1909, il avait effectué ses études à l’école moyenne de Châtelet avant de fonder un groupe JGS dans sa commune natale. Employé à l’Union des Coopérateurs de Charleroi, il devint secrétaire national de la FNJGS en 1930 et en restera le principal animateur pendant toute la décennie.

50 FERNAND GODEFROID, *Le Jocisme*, Bruxelles, 1930 (*L’Eglantine*, XI.1930 n° 11).

51 XXXXIIe congrès du POB tenu le 9 novembre 1930 à la maison du peuple de Bruxelles. *Compte rendu officiel*, Bruxelles, *L’Eglantine*, 1931, p. 21 et suiv.

et la tonalité nationaliste du fascisme italien n'en faisait pas un bon article d'exportation sous nos cieux. Du moins pouvait-on le croire.

Or, le 9 février 1926, alors que le gouvernement Pouillet-Vandervelde se débattait dans les affres de la crise du franc, un 'fascisme à la belge' manifesta bruyamment sa présence. Ce jour-là, le Premier ministre Prosper Pouillet, démocrate-chrétien et flamingant, fut insulté par plusieurs centaines de jeunes gens proches de la Ligue d'Action nationale et de vétérans du front. Simultanément, le chantre de l'Action nationale, Pierre Nothomb, annonça le déclenchement imminent d'une 'marche sur Bruxelles' de plusieurs dizaines de milliers de patriotes indignés par les agissements du gouvernement des Gauches⁵². Le conseil général du POB prit peur. Il entreprit sur-le-champ de lever des Milices de Défense ouvrière équipées d'un uniforme sommaire et de gourdins pour protéger ses locaux. En un bref laps de temps, 25 à 30.000 hommes auraient répondu à cet appel. Ventilés en 'centuries', plusieurs milliers d'entre eux purent défiler d'un pas martial le 1^{er} mai 1926 dans les rues de la capitale. Impressionnés, les 'fascistes' se tinrent cois.

Faute d'adversaires, les Milices tombèrent en léthargie. Elles ne s'exhibèrent plus massivement qu'à l'ouverture du III^e congrès de l'Internationale ouvrière socialiste, le 5 août 1928. Emile Vandervelde, qui y prit la parole, s'attacha entre autres à définir le fascisme comme une sorte de bonapartisme, de "boulangisme qui a [v]a réussi", de toute façon réservé aux "Etats retardataires" du bassin méditerranéen⁵³. Régime autoritaire et réactionnaire, il était assurément nocif pour les démocrates autochtones mais transitoire, condamné à terme. L'idée que l'on se trouvait en présence d'un totalitarisme de droite susceptible de capter à son profit des masses radicalisées et poursuivant ses fins propres ne sembla pas l'inquiéter. Lorsque Louis de Brouckère appela en novembre 1930 les JGS à se dresser "contre toute velléité de fascisme, fauteur de tyrannie et de guerre", il n'eut qu'à reprendre l'essentiel des analyses de Vandervelde. L'aspect évanescant du 'spectre noir' dans la Belgique de l'époque lui importait peu. C'était la situation allemande qui justifiait les inquiétudes et qui nécessitait des mesures de prophylaxie pour éviter la contamination : "Le fascisme est-il menaçant pour nous ? Ce qui, pour l'instant, nous menace, c'est l'extension du fascisme autour de nous, aidée dans une large mesure par la crise économique..."⁵⁴.

Le retour à un pacifisme musclé se justifiait également par le contexte international. L'Europe de Versailles était malade de nationalismes. Il fallait "désarmer l'esprit de

52 FRANCIS BALACE, "Pierre Nothomb et les autres nationalistes belges de 1924 à 1930", in *Pierre Nothomb et le nationalisme belge*, Arlon, Académie luxembourgeoise, 1980, p. 62-78.

53 *Documents des congrès de l'Internationale ouvrière socialiste*, Bruxelles, Le Peuple, 1928.

54 "XXXXIIe congrès du POB tenu le 9 novembre 1930...", p. 22. Louis de Brouckère s'en prenait toutefois aux frontistes flamingants qui, "(...) en Flandre occidentale, (...) ne se cachent plus d'être fascistes. Les frontistes ne sont pas pacifistes parce qu'ils sont antibelges ! (sic) Ils sont fascistes !".

Jeunes Gardes socialistes

- Quand les femmes s'en mêlent... Poings fermés et jupes bleues : la Jeune Garde socialiste féminine lors du défilé du cinquantième anniversaire du POB, Bruxelles, 1935.
(Photo INSTITUT EMILE VANDERVELDE, Bruxelles)

guerre” qui empoisonnait l’atmosphère, octroyer à l’Allemagne quelques concessions pour couper l’herbe sous le pied du “racisme hitlérien”. Mais ce retour au pacifisme correspondait aussi à une aspiration du ‘peuple de gauche’. En s’éloignant dans le temps, les horreurs de la guerre prenaient une dimension nouvelle, qui rendaient dérisoires, aux yeux de certains, des valeurs comme l’esprit de sacrifice, le patriotisme, la solidarité du feu. Depuis 1918, toute une littérature anti-guerrière aux accents pathétiques mais pratiquant un révisionnisme unilatéral et souvent de qualité scientifique douteuse s’était répandue. Comme elle prenait systématiquement le contre-pied de l’histoire officielle, compassée ou figée dans l’histoire-bataille, le grand public pouvait lui trouver à bon compte un accent de vérité, quand ce n’était pas le goût du fruit défendu. Et ce genre d’écrits passait très bien dans la génération parvenue vers 1930 au terme de l’adolescence. Elle n’avait pas directement connu la guerre mais avait néanmoins intériorisé le fameux “plus jamais ça” qui avait bercé son enfance. Beaucoup de gens, en leur for intérieur, entendaient ne plus ‘marcher’ comme avaient ‘marché’ les aînés. La vigueur du message JGS, à ce niveau, répondait à une attente.

La campagne en faveur du pacifisme avait donc démarré à grands roulements de tambour au congrès de Liège de la FNJGS. Le 19 octobre 1930, l'assemblée des militants s'était séparée sur une motion au ton comminatoire. Elle s'était en effet prononcée "pour le désarmement national indépendant et immédiat en Belgique"⁵⁵. Elle avait surtout tenu à rappeler au Parti qu'elle considérait désormais "la conception de la défense nationale comme incompatible avec le principe de la lutte des classes qui doit animer constamment l'idéal des jeunesses socialistes". Bravement, elle affirmait "sa volonté de lutter jusqu'au bout, fût-ce même par une réaction violente, contre toute tentative de guerre". Le cadre dialectique était tracé. La JGS tenait son évangile – un évangile qui devait beaucoup aux motions et mots d'ordre émis à peu près au même moment par les Anciens Combattants socialistes. Le parti, qui avait approuvé ce "retour aux sources" s'efforça au printemps suivant de définir une ligne de conduite qui, pour garder les pieds sur terre, ménageait la sensibilité et le zèle de ses jeunes ouailles. En conséquence, son conseil général fit inscrire au programme socialiste deux exigences qu'il fallait considérer *cum grano salis* : "a) sur le plan international : action collective et immédiate comportant une réduction progressive, simultanée et contrôlée des armements résultant d'engagements contractuels et tendant au désarmement général lorsque l'organisation de la paix par la démocratie sera assez solide pour assurer la sécurité générale et rendre inutile tout appareil militaire; b) sur le plan national : dès à présent, et indépendamment d'accords généraux plus étendus, réduction des armements de la Belgique à un niveau suffisant pour établir, conformément aux engagements internationaux du pays, l'équilibre des armements sur le Rhin..."⁵⁶.

Cette motion, qui comportait quelques signes d'encouragement à la Jeune Garde... et pas mal de restrictions mentales, fut adoptée par 359.470 voix contre 197.798 et 32.239 abstentions. Ceux qui reçurent le message ne purent vraisemblablement pas en saisir toutes les nuances et crurent avoir obtenu une approbation pleine et entière pour lancer leurs troupes à l'assaut. Le ton monta dès lors sans cesse dans les meetings des fédérations régionales comme dans les congrès nationaux. Le 1^{er} juin 1931, le JGS Léo Collard, un avocat montois promis à un bel avenir, s'en prit aux députés régionaux Achille Delattre et Louis Piérard, qui en étaient restés au principe de la Défense nationale traditionnelle. Tout en conservant un style relativement courtois à leur égard, il préconisa "la préparation de la défense prolétarienne à la guerre par le renforcement de la Société des Nations, la lutte au sein de l'Internationale et le désarmement en Belgique"⁵⁷. Les 7 et 8 novembre 1931, on put constater au congrès JGS de Charleroi que la pression était encore montée d'un cran. Reprenant les conclusions énoncées à Liège un an plus

⁵⁵ *Le Peuple*, 20.X.1930, p. 2, col. 5.

⁵⁶ *Compte rendu officiel du XXXXIII^e congrès annuel tenu les 4, 5, 6 et 7 avril 1931 à la Maison du Peuple de Bruxelles*, Bruxelles, L'Eglantine, 1931, p. 48.

⁵⁷ MARINETTE BRUWIER, MARCEL BUSIAU & DANIEL DORSIMONT, *Mémoire ouvrière 8. Histoire des fédérations. Mons-Borinage*, Bruxelles, PAC, 1985, p. 43.

Jeunes Gardes socialistes

tôt (“le désarmement (...) n’est qu’un des aspects de la lutte contre le capitalisme...”), 700 délégués “enthousiastes” se mirent à réclamer : “(...) 1^{ère}. La recherche de tous les moyens, notamment la grève générale, pour faire échec au capitalisme en cas de guerre ou de menace fasciste; 2^{ème}. L’organisation d’une force prolétarienne capable de porter (...) aux forces de réaction le coup décisif et de dissocier la résistance de ces forces de répression; 3^{ème}. Une propagande systématique au sein de l’armée, par l’intermédiaire d’un organisme spécial créé dans le cadre du mouvement des jeunesses socialistes...”⁵⁸.

Désarmement unilatéral...Dénonciation véhémement de la société bourgeoise au nom du ‘socialisme’, mélange de collectivisme et de moralisme présenté (sans jamais trop le définir) comme la panacée universelle à la crise. Tels étaient les axes directeurs de la propagande par tracts, meetings, affiches et journaux militants que la Jeune Garde fit déferler sur le pays. Le ‘pacifisme révolutionnaire’ qui lui servira désormais, en théorie, de pitance ordinaire, n’ira toutefois pas jusqu’au ‘pacifisme intégral’ ou au ‘défaitisme révolutionnaire’⁵⁹. En effet, sitôt l’Etat conquis à ses valeurs, elle se rallierait le sourire aux lèvres à la défense nationale. D’ici là...

Si la direction JGS se montrait réservée envers l’objection de conscience⁶⁰, trop individualisée à son goût, et si, après hésitations, elle interdit les contacts avec la Ligue internationale socialiste anti-guerre de Maurits Naessens – carrément défaitiste, comme les bolcheviques en 1917 –, un certain nombre des siens bascula, par exaspération verbale, dans le défaitisme révolutionnaire⁶¹.

Le pacifisme/antimilitarisme n’était pourtant qu’un élément du programme élaboré et présenté pour la fête du 1^{er} mai 1931. Parmi les 19 points qu’il comportait, on y trouvait entre autres des exigences relatives au “contrôle ouvrier”, à l’établissement de la “démocratie économique”, à la mise en place d’un “enseignement rénové” basé sur l’enseignement de la vie. Plus concrètement – la crise économique était là et ne permettait pas de regarder les étoiles *ad vitam aeternam* –, des points spécifiques concernaient le devenir socio-professionnel de ses membres (“Nous luttons (...) pour la semaine des quarante heures..., pour l’obligation scolaire jusque 16 ans...”). Volontiers, les responsables JGS évoquaient des concepts aussi généreux que nébuleux⁶²

58 *Congrès national de la FNJGS, 7 et 8 novembre 1931 à Charleroi, Charleroi, 1931*, p. 14 et suiv.

59 Sur ces concepts, voir MICHEL BILIS, *Socialistes et pacifistes ou l’impossible dilemme des socialistes français (1933-1939)*, Paris, Syros, 1979, p. 102 et suiv.

60 FERNAND GODEFROID, “La lutte antimilitariste des JGS”, in *Correspondance ouvrière*, n° 8-9, 15.V.1933, p. 116.

61 Sur la Ligue internationale socialiste anti-guerre / *Internationale Socialistische anti-oorlogsliga*, fondée par Maurits Naessens en 1931, voir CARINE JANSEN, “L’objection de conscience illégale de 1919 à 1964”, in *Les objecteurs 1919-1984*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1984, p. 41.

62 “Nous luttons (...) pour l’obtention de réformes en faveur des humbles. Nous allons ainsi à l’Idéal en comprenant le Réel” (Point 6).

et des affirmations censées opposer la pureté de principe de leur communauté à la ‘pourriture’ supposée d’un système décadent. Le point 15 est remarquable à cet égard : “Nous voulons éduquer la jeunesse ouvrière (...). Nous la détournons des plaisirs frelatés que lui offre une société corrompue. Nous dénonçons le sport-spectacle, les petits journaux policiers, les revues ‘bêbêtes’, les films immoraux qui corrompent l’âme de la jeunesse...”

L’antienne moralisatrice demeura très présente, jusqu’au terme des années trente. Les cercles dirigeants estimaient peut-être qu’elle était porteuse d’une vertu révolutionnaire ou qu’il n’était pas mauvais de la dispenser aux ouailles du mouvement afin de ne pas donner prise à une JOC toujours prompte à assimiler leurs activités à des oeuvres de perdition pour les âmes et les corps. Toujours est-il que dans ce véritable ‘catéchisme’ que constituait le *Manuel du Jeune Garde*, on pouvait lire des tirades comme celle du “camarade Georges Ronflette” qui s’élevait... “Contre la culture qui découle du régime capitaliste, contre ses plaisirs frelatés, contre son sport commercialisé anti-éducatif et individualiste, contre les mauvais livres, contre les mauvais films, (...), contre les dégoûtantes exhibitions capitalistes de concours d’endurance de la danse...”⁶³.

Le chef des Jeunes Gardes ne pouvait décemment pas se montrer partisan d’une morale plus élastique et, en 1938, on put l’entendre marteler ces propos définitifs : “Le capitalisme est l’ennemi de la jeunesse. Au lieu de nous offrir la vie, la joie, l’amour comme dans la chanson, il nous offre comme ‘culture’ Henri Garat et Maurice Chevalier et, en plus, pour aggraver le désastre (*sic*), l’appréhension du chômage et des perspectives de fils de fer barbelés”⁶⁴.

Mais le message se voulait également porteur d’un contenu social spécifique. Pour être plus prosaïque, il s’adressait directement au public jeune en demandant l’ouverture de bassins de natation et de plaines de jeux, la multiplication des bibliothèques publiques, l’aménagement de réfectoires scolaires acceptables, l’organisation de cours régionaux de musique, etc..., etc...

Ce regain de zèle, aidé d’une discrète assistance du Parti, fit peu à peu sentir ses effets. On compta plus de 1500 adhésions nouvelles en l’espace d’un an⁶⁵. Ce n’était qu’un début.

63 *Le Manuel du Jeune Garde*, Verviers, Imprimerie coopérative Le Travail, t. 1, p. 52.

64 FERNAND GODEFROID, *Discours pour la jeunesse (prononcé le 9 janvier 1938 à Verviers)*, Charleroi, FNJGS, [1938], p. 18.

65 7.897 adhérents en 1930 et 9.496 en 1931.

IV. Un peuple Jeune Garde, un style Jeune Garde, un Etat Jeune Garde ?

La croissance du ‘peuple JGS’ prit de l’ampleur tandis que s’ankylosait l’appareil économique et que s’allongeaient les files de chômeurs⁶⁶. Durant l’année 1931-1932, le nombre total des sans-emploi s’éleva de 207.378 à 318.680 unités. En 1932 et de manière simultanée, la poussée ascensionnelle que connaissait le mouvement parut tourner au raz-de-marée. De semaine en semaine, les inscriptions se multiplièrent. Lorsqu’il inaugura le congrès annuel tenu à Gand les 29 et 30 octobre 1932, le secrétaire national Godefroid put faire de son rapport moral un bulletin de victoire⁶⁷. A cette date en effet, 13.900 affiliés étaient recensés. La création de sections s’était intensifiée au Borinage, dans le Pays noir ainsi qu’à Bruxelles, qui jusque-là était resté un peu à la traîne. Le recrutement piétinait encore dans le Namurois ainsi que dans l’arrondissement de Dinant-Philippeville, où on ne trouvait que 122 JGS pour 10.099 affiliés au POB. C’était dans la région liégeoise que le bond en avant se révélait le plus spectaculaire puisque de 900 en 1931, le nombre de Jeunes Gardes était passé à 2.000 à l’automne 1932 et à 5.000 en 1934. C’était très bien et l’on pouvait espérer faire mieux dans la mesure où la fédération liégeoise du Parti possédait 70.412 membres...⁶⁸. Un léger nuage ternissait toutefois ces riantes perspectives. La progression en Flandre, réelle, ne parvenait pas à déborder les terres de vieille implantation socialiste. Le plat pays eut beau doubler sur le papier le nombre des groupes JGS et ajouter encore en 1933 quelque 1.700 adhérents aux 1.200 de 1932, cela ne donnait toujours qu’un capital humain inférieur à celui que l’on pouvait comptabiliser aux heures fastes de 1923.

Malgré ces légers mécomptes, l’augmentation ne connut aucun essoufflement en 1933 grâce aux nouveaux apports du côté wallon. La communauté Jeune Garde se flattait alors d’aligner 25.000 adhérents et se disait assurée d’en regrouper bientôt 30.000, voire davantage⁶⁹. C’était une communauté prospère qui avait profondément modifié sa façon de se présenter, et qui, grandissant par le nombre, avait vu grandir pareillement ses ambitions.

Changement de style d’abord. Tout avait débuté au mois d’août 1931. Jusque-là, en bon fils du rationalisme et du positivisme, le socialisme belge avait fait usage avec une certaine modération de la symbolique politique même si son émergence en tant que formation de masse s’était accompagnée de techniques de propagande plus élaborées que celles de ses rivaux. Elles pouvaient sembler encore bien rudimentaires en 1930 par rapport à ce qui se faisait déjà à l’étranger. Ceux qui se réclamaient de ses idéaux se

66 GUY VANTHEMSCHÉ, *Le chômage en Belgique de 1929 à 1940; son histoire, son actualité*, Bruxelles, Labor, 1994, p. 279 et suiv.

67 *Congrès national FNJGS, 29 et 30 octobre 1932 à Gand*, Bruxelles, 1932.

68 YVES DISPA, *La fédération liégeoise du Parti ouvrier belge 1918-1940*, Liège, mém. lic. en histoire, ULg, 1982, p. 122 et suiv.

69 *Congrès national FNJGS, 28 et 29 octobre 1933 à Frameries*, Bruxelles, 1933, p. 3.

satisfaisaient en brandissant le drapeau rouge et en occupant l'espace public à la date du 1^{er} mai. L'*Internationale* était certes chantée 'religieusement' et les 'grands hommes' se voyaient célébrés non moins 'pieusement', mais ses chefs n'avaient pas estimé pour autant devoir procéder à des tentatives de liturgisation de la vie publique.

A l'instar des aînés, la Jeune Garde exhibait lors des manifestations drapeaux et brassards rouges, tout en arborant comme il se devait son insigne au fusil brisé. Cela n'allait guère au delà. Avec l'apparition du Parti communiste, la musique aurait pu être différente puisque celui-ci, après les tâtonnements d'usage, eut tendance à accentuer l'aspect 'prolétarien' de son image. Le nouveau venu, tenu par le POB pour un "briseur de l'unité ouvrière", était toutefois trop maigriot pour flatter l'imagination de l'appareil socialiste. Le déclic essentiel vint d'outre-Rhin, de la social-démocratie allemande pour être précis. En août 1931, une délégation JGS s'était déplacée à Francfort-sur-le-Main pour assister à un rassemblement de masse de la *Sozialistische Arbeiterjugend* (SAJ). Plusieurs dizaines de milliers d'adolescents avaient défilé devant elle, clairs sonnans et tambours roulant. Elle était revenue d'Allemagne très impressionnée par la démonstration ; un de ses membres, Léo Collard, avait estimé qu'il était possible de réaliser la même chose en l'adaptant au cadre belge.

Il ne s'agissait cependant pas d'une soudaine révélation. A gauche, l'intelligentsia avait eu depuis plusieurs années déjà l'occasion de méditer à ce propos les réflexions d'Hendrik De Man sur les éléments constitutifs de l'engagement militant. Délaissant l'économisme cher aux milieux socialistes pour la psychologie collective, cet intellectuel de haut vol avait en effet consacré un chapitre de son fameux *Au-delà du marxisme* (1927) au symbolisme empreint de religiosité qui savait parler au cœur des masses laborieuses. Et il avait de surcroît réhabilité le facteur émotionnel puisque d'après lui, "(...) la vigueur de la pensée socialiste provient précisément de ce qu'elle donne une forme rationnelle à une aspiration émotionnelle aussi éternelle et aussi universelle à la société humaine elle-même..."⁷⁰.

A la suite de Hendrik De Man et comme le fera peu après Serge Tchakhotine⁷¹, Collard et ses amis découvraient que... "Parmi les différents éléments qui conditionnent la puissance, (deux sont essentiels) ... : l'uniforme et les chants. (...) Les jeunesse

70 HENRI DE MAN, *Au-delà du marxisme*, Bruxelles, L'Eglantine, 1927, p. 146. Le chapitre en question est intitulé significativement "Solidarité, eschatologie, symbolisme religieux".

71 Serge TCHAKHOTINE, social-démocrate russe exilé en Allemagne et disciple de Pavlov, observant l'essor du national-socialisme et son recours incessant à une propagande axée sur la symbolique et l'irrationnel, avait pu convaincre ses amis politiques de récupérer ces techniques de propagande à leur profit. On lui doit l'introduction des Trois Flèches parallèles, dirigées obliquement vers le bas, comme emblème de l'antifascisme (SERGE TCHAKHOTINE, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1952, p. 267-268). Voir également PHILIPPE BURRIN, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 183-209.

Jeunes Gardes socialistes

socialistes allemandes ont ainsi créé plus qu'un uniforme : un véritable équipement de classe. Lorsqu'elles défilent dans les rues d'une ville, l'atmosphère est immédiatement créée. L'effet psychologique est énorme. C'est la démonstration concrète – il n'en est pas de plus éloquente – de l'identité existant entre tous les membres. L'esprit de groupe, de classe, est immédiatement créé. Les chants collectifs lui donnent une âme..."⁷². Afin de procurer à la Jeune Garde ce supplément d'âme, Collard réussit à convaincre les militants présents au congrès de Charleroi (7-8 novembre 1931) de faire adopter au mouvement un signe de reconnaissance clair, identifiable par les adversaires comme par les amis. Sa suggestion fut discutée mais, malgré certaines réticences, elle fut finalement approuvée.

La volonté d'intensifier le sentiment d'appartenance communautaire par le recours à une symbolique vestimentaire appropriée existait en Belgique bien avant l'été 1931. Si, comme nous l'avons dit, la famille socialiste avait dès 1926 mis sur pied des Milices de Défense ouvrière accoutrées d'une esquisse d'uniforme (costume de ville, casquette, giberne en bandoulière et 'canne de jonc'), c'est le minuscule Faisceau belge du marquis de Beauafort, inspiré comme son nom l'indique par l'équipée mussolinienne, qui semble avoir été le premier à introduire cet usage dans notre pays en affublant ses (rares) adeptes d'une chemise noire. C'était au printemps 1923. Après avoir absorbé le Faisceau, la Légion nationale de Henry Graff puis de Paul Hoornaert récupéra la chemise noire à son compte pour en revêtir ses Sections de Protection. Elle estimait elle aussi que cela permettrait de "renforcer la cohésion et la discipline en effaçant les différences sociales" entre les adhérents⁷³. Les souvenirs du conflit mondial, de la grande fraternité guerrière baptisée par le fer, le sang et la boue des tranchées demeuraient très présents. Lancée en avril 1923, la mode légionnaire du port de la chemise noire et du béret alpin n'acquit une très relative visibilité dans les rues qu'à partir de 1925. Nationalisme oblige, la chemise était censée reproduire les sarreaux foncés des 'glorieux combattants de 1830'... Puis, comme le noir évoquait par trop le fascisme transalpin, les chemises de la Légion bleuèrent au début de 1932⁷⁴.

Les JGS l'avaient précédée de quelques mois dans ce choix esthétique. Les réserves formulées quant à l'adoption de la chemise découlaient du fait que la Jeune Garde, dans son ensemble, ne se tenait pas pour une milice supplétive. Les Milices de Défense ouvrière pouvaient parfaitement remplir cet office. Son antimilitarisme foncier dut aussi jouer dans les hésitations. Enfin, d'aucuns répugnaient à devoir endosser un 'uniforme' qui risquait d'être dispendieux en un temps de crise et de chômage. Les dirigeants durent à nouveau mettre les pendules à l'heure : "Nous voulons simplement une coiffure et une chemise avec cravate, c'est tout. (...) Mais il serait souhaitable que

⁷² LÉO COLLARD, "L'uniforme JGS", in *JGS*, XI.1934, p. 21.

⁷³ *La Légion nationale*, 31.I.1926, p. 1, col. 1-2.

⁷⁴ *Idem*, 21.II.1932, p. 4, col. 3.

JEUNES GENS,

Ne recherchez pas ces jeunes filles "modernes,,...



... mais épousez des jeunes filles

simples, de bonnes ménagères



- L'éternel féminin, selon la vision JGS : futures bonnes épouses, futures bonnes ménagères.
(*La Jeune Garde*, XI.1933, p. 15)

Jeunes Gardes socialistes

l'on n'aboutisse pas à un éparpillement, que les Jeunes Gardes du Brabant soient habillés d'une telle façon et ceux du Borinage d'une autre façon. (...) Il faut un uniforme de la FNJGS comme il y en a un en Allemagne. Un uniforme fédéral et en dessous, une conscience fédérale (*sic*) ! Du caporalisme prussien ? Non, camarades, des consciences claires et disciplinées"⁷⁵.

Le comité national dut donner des directives précises en janvier 1932 afin d'éviter "des catastrophes" (voir, par exemple, les jeunes changer de tenue de région à région ou de commune à commune) et pour que se popularise ce qu'il avait baptisé euphémiquement "l'uniforme international" : la chemise bleue, la cravate rouge ainsi que le démocratique béret basque. Par mesure de sécurité, le comité pria instamment les présidents des comités locaux de faire la chasse "à ces casquettes et képis de garde champêtre"⁷⁶ incongrus dans une tenue vestimentaire qui se voulait austère comme la Révolution.

Les éléments étrangers à la famille socialiste ne manquèrent pas d'ironiser sur ces étranges pacifistes en uniforme. Les cadres du mouvement, eux, espéraient bien que grâce à ces initiatives, on assisterait sous peu à la naissance d'une "mystique JGS"⁷⁷ et que leur communauté en sortirait renforcée. Apparemment, ces efforts trouvèrent leur récompense. Le port de la chemise bleue se répandit comme une traînée de poudre⁷⁸. Des groupes plus ou moins ordonnés de Jeunes Gardes parurent déjà accoutrés de la sorte le 1^{er} mai 1932. Ils firent, à en croire la presse militante, grosse impression. Le mouvement accentuait parallèlement son raidissement doctrinal. Se présentant sans complexe comme le fer de lance du socialisme, il s'appliqua à mettre en place tout un rituel qui avait pour fonction d'affirmer sans cesse son identité, sa cohésion⁷⁹. Les 'conseils' prodigués sur le mode impératif plurent dès lors sur les fédérations régionales : "La Jeune Garde doit apprendre à ses affiliés les habitudes d'ordre, d'économie, de discipline en exaltant l'esprit de sacrifice. (...) Il faut adopter l'uniforme qui fera jaillir de nos cortèges une impression de force et de grandeur ! - La question des drapeaux : faisons comme nos camarades allemands. Plaçons en tête de nos cortèges dix, quinze, vingt drapeaux rouges immenses, tout rouges, sans inscription, que nous brandirons à bout de bras ! (...).

⁷⁵ *Le Jeune Garde*, I.1932, p. 13.

⁷⁶ *Idem*, p. 21.

⁷⁷ DIXIT HUBERT RASSART, in *La Wallonie*, 23-24.VI.1932, p. 6, col. 1-2.

⁷⁸ On recommandait de s'en procurer à la Société générale coopérative de Micheroux (province de Liège). La chemise homme coûtait 30 francs, le béret basque 10 francs et le logo "fusil brisé", 2 francs (*Le Jeune Garde*, III.1932, p. 12).

⁷⁹ SERGE BERNSTEIN, "Rites et rituels politiques", in *Dictionnaire historique de la vie politique française au XX^{ème} siècle*, Paris, PUF, 1995, p. 929-932.

- Rénovons nos cortèges. Que chaque chef de groupe ait son mot d'ordre, qu'il crie et qui sera repris ensuite sur un rythme de marche. Par exemple : guerre à la guerre ! A bas le fascisme ! Du travail et du pain ! Place au travail ! Et de l'ordre, s'il vous plaît !"⁸⁰.

Bientôt, le libre choix du slogan devint impossible. Le congrès de Frameries (28-29 octobre 1933) porta son choix sur trois cris officiels. On fut donc prié de scander en tendant à trois reprises le poing droit : "Pour plus de justice : JGS / Pour le Travail-Roi : JGS / Plus jamais de guerre : JGS"⁸¹.

La discipline avait désormais pris rang de vertu cardinale. Les dirigeants des groupes se devaient de montrer de 'la poigne'. On réclamait, on exigeait des cadres un comportement de 'chefs'. On réclamait, on exigeait des affiliés une plus complète implication dans le mouvement, une adhésion plus complète à ses normes : "Prière de ne pas endosser la chemise bleue et, en même temps, de se coiffer d'un chapeau ou d'une casquette. Bannir aussi les foulards et les bretelles. En outre, l'uniforme ne doit être arboré que dans les congrès et les manifestations de masse. Il est défendu de le mettre tous les jours et pour des choses insignifiantes..."⁸².

En octobre 1932, l'insigne aux Trois Flèches venant de l'*Eiserner Front*, le Front d'Airain des sociaux-démocrates allemands, effectuait à son tour son entrée parmi les jeunesses socialistes via les Milices de Défense ouvrière, réactivées quelques mois auparavant grâce à un coup de pouce JGS⁸³. Sa diffusion fut rapide. D'abord parce que le symbole, graphiquement supérieur au fusil brisé, exprimait davantage, dans le contexte de l'époque, la volonté de vaincre le fascisme. Ensuite, parce qu'en le portant, on affichait sa solidarité avec les camarades d'outre-Rhin, qui s'efforçaient alors de résister aux coups de boutoir du nazisme. En les contemplant, les affiliés devaient se pénétrer de l'idée que ces flèches représentaient l'Activité, la Discipline et l'Esprit de sacrifice, vertus cardinales de l'antifascisme.

Le colportage du journal JGS fut lui-même l'objet de la sollicitude militante car sa diffusion devait contribuer à asseoir le prestige de l'organisation. Il n'était plus question de solliciter le passant humblement, comme à regret. Le colportage devait idéalement se réaliser par groupe de 10 à 15 Jeunes Gardes en tenue, avec clairons, tambours "ou petit orchestre". La musique achevée, un porte-voix annonçait la vente au moyen de

⁸⁰ *La Jeune Garde*, IV.1932, p. 2-3.

⁸¹ *Congrès national FNJGS, 28 et 29 octobre 1933...* Ce n'était jamais que la réponse du berger JGS à la bergère ACJB et à son cri "Vive le Christ-Roi".

⁸² *JGS*, VI.1933, p. 14-15.

⁸³ *Le Peuple*, 9.VIII.1932, p. 5, col. 7. Ranimées en juillet-août 1932, les MDO se virent dotées d'un uniforme inspiré directement par la *Reichsbanner*, la milice du parti social-démocrate : veste grise de coupe militaire, culotte d'équitation grise, bottes, képi et ceinturon, sans oublier le cri de ralliement : *Freiheit* ! ...qui devint rapidement *Liberté* ! pour faire oublier ses origines allemandes...

Jeunes Gardes socialistes

“formules claires, simples et nettes, du style : ‘Ici, JGS, la jeunesse qui lutte ! Travailleur, apprends à connaître JGS ! JGS exige la jeunesse et la paix !’”⁸⁴.

La tonalité des conférences organisées par le mouvement devint elle-même très différente de ce qu’elle était naguère. Celles-ci étaient désormais précédées par “une semaine” de propagande intensive. La façade du local qui devait les accueillir était abondamment ornée de drapeaux rouges plusieurs jours avant leur tenue. Vingt-quatre heures avant la date fatidique, c’était au tour de la salle d’être décorée de drapeaux, de banderoles, de slogans. Les militants chargés du service d’ordre, en tenue, recevaient leurs instructions une demi-heure avant l’ouverture des portes et étaient passés en revue par le chef de section. On leur demandait surtout d’observer “une attitude digne”, de ne pas fumer, de ne pas bavarder, de ne pas s’appuyer au mur.

La soirée débutait inmanquablement par l’*Internationale*, que les JGS saluaient “poing fermé, à hauteur de la tempe”. Des adhérents, en civil, éparpillés dans la salle à des points stratégiques, se levaient et saluaient à leur tour “pour entraîner la foule à le faire”. Chaque orateur était invité à traiter d’un seul sujet pendant une trentaine de minutes pour ne pas fatiguer l’attention de l’auditoire. Entre chaque intervention retentissait un “chant socialiste”, ou s’exhibait un chœur parlé énonçant de mâles paroles⁸⁵. Lorsque l’auditoire avait reçu sa ration de lyrisme, le président lui présentait une résolution-type, conforme aux thèmes de préoccupation du moment. On y vouait aux gémonies aussi bien “le fascisme assassin” que “le gouvernement réactionnaire” ou le bourgmestre du coin quand, par aventure, il n’adhérait pas aux idéaux du socialisme. Puis la résolution était votée “à l’unanimité” et l’assemblée se dispersait, saluée par un ultime chant JGS. La messe était dite.

Quant aux sorties de propagande ou aux rassemblements plus conséquents orchestrés à l’occasion des congrès fédéraux, il était vivement conseillé de s’y rendre en groupes compacts, en uniforme, et de ne pas hésiter à adopter le pas cadencé pour impressionner les badauds. La multiplication des rappels à l’ordre au fil des mois semble indiquer que ces bons conseils n’étaient pas toujours suivis d’effets. En août 1933, le rédacteur de la revue *JGS* demandait encore à ses amis de “ne pas jouer au clown” en plaçant le béret “à la façon de Marlène Dietrich”, de ne pas interpeller les femmes en défilant dans les rues. Malgré ces couacs, le mouvement évoluait désormais dans une tout autre atmosphère qu’autrefois.

84 RENÉ DELBROUCK & LÉON ROMMENS, “Le symbolisme au sein du mouvement JGS”, in *Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935 à Bruxelles*, Bruxelles, 1935, p. 46-51. A compléter par le *Bulletin des dirigeants*, 1934 n° 2 (“Le symbolisme dans le mouvement”).

85 Voir *Fédération nationale des Jeunes Gardes socialistes. Chants et chœurs parlés*, Gand, Volksdrukkerij, 1932.

Ces drapeaux et ces ‘uniformes’, ces chants et ces cris scandés, ponctués de gestes mécaniques, auraient pu faire conclure à tous ceux qui conservaient la tête froide que l’adhésion raisonnée à une formation politique tendait à être supplantée par une intégration de type émotionnel. Cela ne traduisait-il pas l’effritement de toute une tradition philosophique au profit du sentiment, de l’instinct de lutte ? René Delbrouck, pilier de la JGS liégeoise, répondait par l’affirmative et ne s’offusquait pas de cette évolution. Il analysait lucidement la situation ; à son sens, tout cela répondait à un but précis : “Personne ne nie l’importance qu’il y a pour un mouvement de créer une psychose (*sic*) par l’emploi d’un insigne, d’un uniforme, de mots d’ordre, etc... Mais pour créer l’obsession que nous souhaitons (*sic*), il importe qu’il y ait une corrélation dans l’effort, une uniformité des gestes, une coordination des attitudes. Il faut aussi une impression de force (...). JGS s’imposera par son nombre. (...) Par sa tenue. (...) Par ses méthodes de conquête...”⁸⁶.

Ces méthodes semblaient en tout cas dotées de vertus puisque la FNJGS atteignait en 1933 près de 25.000 membres. Le port de la chemise bleue suffisait-elle à expliquer cet engouement ? Assurément pas. Une série d’autres facteurs vinrent s’y greffer, qui stimulèrent la croissance des effectifs.

La crise persistait, continuait à engourdir de vastes pans de l’activité économique. Selon un phénomène bien connu (il s’était déjà produit en 1921-1922), les individus fragilisés par les incertitudes du lendemain éprouaient le besoin de se raccrocher à des entités politico-sociales fortes, livrant un message fort⁸⁷ : en cet âge de demi-innocence politique, un discours bien frappé ne valait-il pas un fait, et un système doctrinal à l’apparence cohérente ne servait-il pas de clef d’explication du monde ? Les jeunesses socialistes, ainsi d’ailleurs que les jeunesses chrétiennes, savaient jouer de tels messages aux accents messianiques et disposaient de structures d’accueil susceptibles d’encadrer ceux qui étaient à la recherche de certitudes... et de protections.

Mais la Jeune Garde voyait de surcroît s’ouvrir devant elle de vastes perspectives suite à deux faux pas successifs du POB. Ce dernier avait été incapable de prévoir la montée des tensions sociales. Aiguillonnées par le Parti communiste belge, elles prirent, en juin-juillet 1932, un caractère violent à travers les bassins hainuyers, en particulier dans celui de Charleroi. Des ouvriers tombèrent sous les balles des forces de l’ordre placées sous la responsabilité du lieutenant général Termonia. Ceux qui avaient la mémoire longue ne manquèrent pas de faire le rapprochement avec la “bourrasque sociale” du

⁸⁶ Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935..., p. 4.

⁸⁷ Phénomène décrit et analysé par FRANK SIMON, “La pédagogisation des masses”, in *La séduction des masses. Les années 30 en Belgique*, Bruxelles, CGER/Ludion, 1994, p. 179-195.

printemps 1886⁸⁸ et cette fois le Parti se trouvait en triste posture, plusieurs de ses Maisons du Peuple ayant été attaquées par des émeutiers⁸⁹. La Jeune Garde Socialiste se sentait déchirée par ces événements tragiques. Sa base sympathisait avec la cause des grévistes, même si les dirigeants condamnaient les “extrémistes”. D’un autre côté, *in petto*, bon nombre de ses cadres déploraient l’immobilisme du POB. Pour le secrétaire national du FNJGS, le spasme de juillet 1932 représentait “un chaos et une lumière”, car il s’agissait d’un indice révélateur : “(...) Oppressée par quelques douzaines de forbans, la multitude laborieuse a des sursauts indicateurs, veut défendre farouchement son droit à la vie. (...) C’est le régime qui est en question. C’est son sort qui se joue. Travail ou capitalisme. Nous disons, nous, capital au service du travail dans l’intérêt général. Plus d’oligarchie, de ploutocratie, de congrégations économiques...”⁹⁰.

Le faux pas socialiste de juillet 1932 fut encore aggravé par une déconvenue électorale aux législatives du 27 novembre suivant. Le Parti améliora assurément son score et réussit à glaner trois sièges supplémentaires mais son avancée fut insuffisante pour ébranler la coalition chrétienne-libérale au pouvoir depuis 1927. Quant au PCB – qui venait de faire entrer trois des siens au Parlement – sa présence cessait d’être anecdotique dans les centres industriels de Wallonie ainsi qu’à Bruxelles. Il servait jusque-là de mauvaise conscience au POB : il commençait à devenir un concurrent. Dès lors, la Jeune Garde ne se gêna plus pour secouer le cocotier. Sa critique du réformisme se fit plus âpre. Dès le 21 août 1932, l’ensemble de ses comités exécutifs régionaux battaient la charge “contre les illusions parlementaires, contre les cumuls”, et adjuraient le Parti de revenir “à une politique plus combative”⁹¹. Au fond, ce qu’ils voulaient, c’était que la famille socialiste renoue avec ses racines “révolutionnaires” d’avant 1914 : alors, la crise aidant, l’immense majorité des travailleurs la rejoindrait et le régime honni serait abattu⁹². C’était oublier un peu vite qu’avant la Grande Guerre, la direction du POB avait déjà opté pour la voie réformiste et que l’engagement révolutionnaire en question se réduisait à une simple logomachie d’un parti oppositionnel... Mais l’allergie des JGS au réformisme tenait aussi du phénomène générationnel. Les cadets (des cadets de 25-30 ans), pressés par la conjoncture, se heurtaient avec plus d’âpreté qu’auparavant aux aînés; ils disposaient avec la Jeune Garde d’une structure susceptible d’exprimer leur mal-être, leurs frustrations aussi. Des circonstances particulières allaient encore accroître ce différend et porter au paroxysme leur volonté d’action.

88 FRANS VAN KALKEN, *Commotions populaires en Belgique (1834-1902)*, Bruxelles, Office de publicité, 1936, p. 120-121.

89 *Mineurs en lutte ! La grève générale de l’été 32*, Seraing, Institut d’Histoire ouvrière, économique et sociale/ Fondation Joseph Jacquemotte, 1994.

90 *La Jeune Garde*, IX.1932, p. 1.

91 *Congrès national FNJGS, 29 et 30 octobre 1932...*, p. 13.

92 Ce raisonnement était par exemple suivi par P. LAMBERT, “Encore le réformisme”, in *La Wallonie*, 4.XI.1932, p. 3, col. 1-2 et par FRANÇOIS JUMEAU, “Le réformisme et la question des jeunes”, in *La Jeune Garde*, XI.1932, p. 18-19.

V. Révolution or not révolution ?

Pour la gauche socialiste, la situation paraissait de plus en plus bloquée durant l'hiver 1932-1933. A l'extrême fin du mois de décembre, le gouvernement de Broqueville obtenait des pouvoirs spéciaux afin d'essayer de juguler la crise. Le système parlementaire belge entraînait en veillesse. En Allemagne, il allait bientôt disparaître, et avec lui la puissante sociale-démocratie, emportée en l'espace d'un trimestre par la vague nationale-socialiste. Après l'Allemagne, ce serait au tour de l'Autriche à être contaminée par le virus autoritaire. Au fil de 1933, le parti chrétien-social du lieu recourut de plus en plus aux méthodes du fascisme mussolinien pour 'sauver l'Etat' et de plus en plus il accula les sociaux-démocrates viennois à la défensive. Jusqu'à leur insurrection désespérée et leur écrasement final à coups de canon (février 1934).

Parmi les socialistes de Belgique, ce fut la consternation. Les grands modèles de l'Europe germanique avaient été éliminés en peu de temps sans résistance apparente. Avec Hitler à la chancellerie du *Reich*, avec un régime 'fasciste' à la frontière de l'est, ne fallait-il pas réagir rapidement, modifier la vision du monde que l'on avait nourrie pour se préparer au pire ?

Or, la Jeune Garde n'était pas préparée du tout à accomplir cette mutation intellectuelle. Les émeutes de juillet 1932 venaient au contraire de procurer à son vieil antimilitarisme un bain de jouvence. En l'absence de formations d'extrême droite vraiment redoutables sur le terrain, c'était désormais, à ses yeux, dans l'armée belge, docile auxiliaire de "l'ordre bourgeois" que résidait le "péril fasciste"⁹³. Au cours du congrès de Gand (17-18 décembre 1932), ses 1200 délégués "en chemises bleues" avaient repris, en les durcissant, les dispositions prises à Charleroi un an auparavant⁹⁴. François Jumeau, qui passait pour le théoricien du mouvement, avait réaffirmé à la tribune qu'il fallait recourir à la grève générale pour faire échec au capitalisme "en cas de guerre ou de menace fasciste". Pour être en mesure de réaliser une révolution authentiquement socialiste, le congrès avait exigé l'"organisation d'une force prolétarienne" capable de porter "aux forces de réaction" un coup décisif.

Il avait été en outre décidé de procéder à une propagande systématique dans l'armée "par l'intermédiaire d'un organisme spécial" créé au sein des Jeunesses socialistes. Jumeau

93 En août 1933, la revue *JGS* reconnaissait qu'il n'existait pas encore à ce moment en Belgique de mouvement fasciste bien organisé, hormis le *Verdinaso* de Joris Van Severen en Flandre. Et de conclure (un peu rapidement) que sur le plan politique, "(...) N'ayant pas de culture propre, dans le sens large des mots, notre pays ne connaîtra probablement jamais un mouvement fasciste totalitaire, absolu et exclusif" (*JGS*, VIII.1933, p. 14).

94 MICHEL KISIELEWICZ, *La politique de paix du POB (novembre 1927-mars 1935). La question de l'antimilitarisme et du désarmement chez les socialistes belges*, Louvain-la-Neuve, mém. lic. en histoire, UCL, 1986.

Jeunes Gardes socialistes

- La mobilisation des enfants au service de la grève... et de la JGS dans la région liégeoise, durant l'été 1936. (Photo MUSÉE DE LA VIE WALLONNE, Liège)

escomptait de la sorte noyauter l'armée à bref délai, paralyser ses velléités répressives⁹⁵. Ces décisions avaient été suivies d'effets. Des militants s'étaient appliqués à distribuer aux conscrits des tracts ainsi libellés :

“Tu ne tueras point !
 camarade soldat,
 Mets au dessus de tout ta conscience prolétarienne.
 Tu n'es pas le soldat du capital !
 Tu es le soldat de ta classe, du Roi-Travail !
 Ne trahis pas !”

Le Peuple, moniteur quotidien du Parti, avait joué le jeu et s'était mis à publier chaque semaine un tableau noirci de la vie des camps. Cela lui valut d'être interdit dans les casernes le 30 janvier 1933 par le ministre de la Défense nationale, Albert Devèze.

⁹⁵ FRANÇOIS JUMEAU, “La lutte pratique contre la guerre”, in *Congrès national FNJGS, 29 et 30 octobre 1932...*, p. 16-25 (en fait, le congrès se déroula les 17 et 18 décembre). François Jumeau s'était déjà livré à une attaque en règle du réformisme en publiant une série d'articles dans *L'Avenir du Borinage* (15, 22, 29.IV et 6.V.1932).

Le battage antimilitariste fonctionna tant et si bien que plusieurs refus d'obéissance furent enregistrés dans la troupe. Insensible au basculement de la conjoncture internationale consécutif à la prise du pouvoir par les nazis, la JGS continua à augmenter la pression sans mesure ni frein. Ainsi durant l'été 1933, son mensuel s'en prit de belle manière aux agissements des "milices hitlériennes-deveziennes", c'est-à-dire à la gendarmerie coupable de malveillance envers le mouvement. Depuis le 14 janvier 1933, celui-ci disposait, avec le lancement à Bruxelles de *L'Action socialiste*, d'un hebdomadaire de bonne facture susceptible de relayer de manière plus efficace ses idées⁹⁶. Les initiateurs réels de cette feuille étaient Albert Marteaux et Paul-Henri Spaak, mais on rencontrait dans leur entourage une brochette de Jeunes Gardes hainuyers comme Walter Dauge, Emile Cornez, François Jumeau, Roger Toubeau, etc... Ce pôle d'influence pesant sur l'aile gauche du Parti allait faire progressivement sentir ses effets...et susciter par contrecoup, chez les modérés (ou les réalistes), des crispations de moins en moins feutrées. Pour s'en tenir au seul arrondissement de Mons-Borinage, les députés Achille Delattre et Louis Piéard devaient souvent pondérer les prises de position de Léo Collard. Encore, dans ce cas, le dialogue demeurait-il courtois, Collard sachant jusqu'où il pouvait aller. Avec Walter Dauge, on en était carrément aux invectives.

Face aux demandes réitérées de son aile marchante, le POB essaya de dégager une stratégie commune lors de son 47^{ème} congrès tenu les 27 et 28 mai 1933⁹⁷. Au centre des débats, une alternative : grève générale ou participation gouvernementale. La première proposition avait le soutien de la JGS ainsi que de la fédération liégeoise et, dans une certaine mesure, de la fédération bruxelloise⁹⁸. Comme il arrive d'ordinaire en de telles circonstances, ce fut la voie médiane qui l'emporta. Elle devait beaucoup à l'éloquence d'Emile Vandervelde. Après avoir rejeté l'idée d'une tripartite classique, le 'Patron' ne voulut pas repousser l'hypothèse d'une coalition gouvernementale qui aurait eu la famille socialiste comme pivot. Par contre, il refusa catégoriquement la préparation "immédiate" de la grève générale qui n'aurait eu pour résultat que de pousser "la bourgeoisie" à sortir de la légalité. Vandervelde fit toutefois une concession à la gauche en approuvant le travail antimilitariste déjà réalisé afin que l'armée ne suive pas la bourgeoisie "dans la voie du fascisme". Dans sa résolution finale, le congrès se refusa donc à prendre "l'initiative de la lutte illégale" et mit en garde "les travailleurs" contre "tout mouvement improvisé qui répondrait au désir de nos adversaires, tout en compromettant l'unité et la discipline ouvrière". Un avertissement à la bourgeoisie

96 MICHEL STASZEWSKI, *L'Action socialiste 1933-1936. Une tendance de gauche dans le Parti ouvrier belge*, Bruxelles, mém. lic. en histoire, ULB, 1975.

97 *Compte rendu officiel du XXXXVIème congrès du POB tenu le 18 décembre 1932 et du XXXXVIIème congrès du POB tenu les 27 et 28 mai 1933 à la Maison du Peuple de Bruxelles*, Bruxelles, 1933, p. 26.

98 La fédération bruxelloise avait introduit deux amendements. L'un demandait l'organisation d'un referendum à propos de la grève générale et l'autre proposait d'"entamer des négociations en vue de réaliser le front unique sur le plan national en attendant la réalisation d'un front unique sur le plan international".

clôturait cette résolution – approuvée par 359.650 adhérents contre 103.604 et 26.125 abstentions – : les “tragiques exemples du dehors et les récents événements intérieurs” autorisaient le Parti à considérer la classe ouvrière “en état de légitime défense” et, par conséquent, à remobiliser ses milices de protection.

L’essentiel avait été dit. Le POB restait dans la légalité. Les efforts de la Jeune Garde pour le rendre à sa vocation ‘révolutionnaire’ d’antan s’avéraient vains. Ladite Jeune Garde se retrouvait penaude, découvrant soudain qu’elle ne représentait jamais qu’une minorité dans une formation qui était elle-même oppositionnelle. Les plus avisés de ses responsables (Léo Collard, Emile Cornez...), sentant le vent tourner, commencèrent à opérer une courbe rentrante et se distancèrent en douceur de *L’Action socialiste*. Dès lors, le chemin de la Révolution étant barré, sa rhétorique tourna à vide. Elle persévéra néanmoins dans ce sens faute de mieux.

Les responsables socialistes la laissèrent agir après lui avoir fait sentir ses limites. Ils avaient trop besoin d’elle et de son dynamisme pour conserver une visibilité sur le terrain dans l’attente des prochaines échéances électorales. Durant la “Pentecôte rouge” de Farciennes (3, 4 et 5 juin 1933), Vandervelde se plut à saluer cette “belle jeunesse” qui entrait dans la bataille “vierge d’illusions menteuses et vierge de préjugés paralysants” pendant que l’édifice du capitalisme était “en train de s’écrouler pan par pan”⁹⁹. Tant qu’il y était, il souligna devant son auditoire qu’il était préférable de “voir nos jeunes aller à gauche que de voir nos vieux aller à droite”. Hélas, douchant ses bonnes intentions, la “belle jeunesse” lui répondit vertement par la bouche de Fernand Godefroid que... “(...) le temps n’[était] plus où les mouvements de jeunesse étaient dirigés par le POB. Aujourd’hui, la jeunesse prend ses mots d’ordre en elle-même. (...) Ne donnons surtout pas l’impression de lutter pour le rafistolage du régime. L’esprit de collaboration [ministérielle] défigure et ronge le parti... A bas la dictature capitaliste, vive la dictature du prolétariat”.

La JGS fit encore avaler une couleuvre à ses aînés en novembre 1933. A son instigation, la fédération liégeoise du POB repoussa par 146 voix contre 35 et 44 abstentions “le principe de la défense nationale impliquant la collusion permanente avec la bourgeoisie”¹⁰⁰, et cela à la grande colère des modérés. Peu auparavant, ses délégués s’étant réunis à Frameries pour le congrès national, la JGS avait embouché à nouveau la trompette de l’antimilitarisme et avait montré qu’elle ne reniait rien de son idéal révolutionnaire¹⁰¹. Le rapport de René Delbrouck devait retenir particulièrement l’attention des participants dans la mesure où il faisait preuve de plus d’objectivité que les autres dans l’analyse de la

⁹⁹ JGS, IV.1933, p. 5.

¹⁰⁰ *La Wallonie*, 6.XI.1933, p. 2, col. 1-2.

¹⁰¹ *Congrès national FNJGS, 28 et 29 octobre 1933 à Frameries, Bruxelles, 1933.*

situation. Dans la mesure aussi où il essayait de dégager une issue pour un mouvement engagé dans l'impasse.

Le noyautage de l'armée relevait par exemple de l'illusion : "(...) Nous tirons parfois orgueil de notre propagande antimilitariste. (...) Pour être sincères, déclarons que nous n'en sommes presque nulle part. De ci, de là, nous avons quelques correspondants. Un point, c'est tout. Où sont-elles nos sections de soldats JGS ? Les groupes locaux ne savent même pas nous donner les adresses de leurs membres soldats. (...) Sommes-nous mieux au point avec les MDO ? Une rapide enquête (...) nous édifiera sur notre manque de préparation et sur la nonchalance de certains..."

Mais il fallait poursuivre le travail. La révolution demeurait l'objectif suprême¹⁰². La révolution socialiste et non le sauvetage de la démocratie parlementaire : "Que faut-il attendre du parlementarisme et même d'un gouvernement s'appuyant sur une majorité parlementaire ? Le parlementarisme perd de jour en jour de son prestige. (...) Le respect de la constitution ? On vote les pleins pouvoirs dans presque tous les pays. (...) La politique du moindre mal a été poursuivie partout. Elle a eu pour résultat de minimiser la combativité de la classe ouvrière. (...) Nous tournons résolument nos regards vers la dictature nationale ou internationale. Qu'elle soit temporaire, de transition, en attendant que les forces bourgeoises soient anéanties ou passives, nous estimons qu'elle seule peut protéger une société socialiste contre la réaction..."¹⁰³.

Un an plus tard, suivant le fil de ce raisonnement jusqu'à ses ultimes conséquences, le tribun des JGS borains, Walter Dauge, en arrivait à couler sous forme de jugements définitifs ce qui n'était que des rapprochements rapides à partir de vagues analogies : "Pour moi, le fascisme le plus dangereux, c'est celui de sacristie du gouvernement de Broqueville. Ce gouvernement pratique comme l'ex-chancelier Dolfuss une savante politique de grignotage. Il faut nous méfier car, un beau jour, nous pourrions bien nous retrouver dans la situation de la classe ouvrière autrichienne..."¹⁰⁴.

La teneur de ces propos – et de quelques autres – eut le don d'irriter les politiques les plus placides. Excédé, le pragmatique Vandervelde se mit à accuser les JGS de "s'accrocher à de vieilles idéologies révolutionnaires sentimentalistes"¹⁰⁵. Avant lui, Arthur Wauters, directeur du *Peuple*, avait pesté contre "leurs tentatives de noyautage et [leurs] discours

102 S'adressant à Joseph Bondas en septembre 1933, René Delbrouck continuait à réclamer le noyautage systématique de l'armée (Extrait d'une lettre adressée par René Delbrouck à Joseph Bondas, Liège, 27.IX.1933 [INSTITUT LIÉGEOIS D'HISTOIRE SOCIALE, *Fonds jeunesse*]).

103 *Congrès national FNJGS, 28 et 29 octobre 1933...*, p. 34-35.

104 WALTER DAUGE, "Les tâches pratiques du mouvement JGS", in *Congrès national FNJGS, 10 et 11 novembre 1934 à Namur*, Bruxelles, 1934, p. 62.

105 *La Wallonie*, 30.X.1933, p. 2, col. 4.

Jeunes Gardes socialistes

publics en opposition absolue avec la tactique et les doctrines du parti”¹⁰⁶ tandis que le délégué de l’UJO, Nilson, les traitait carrément de “braillards”¹⁰⁷. Les divergences entre le POB et ses jeunesses devenaient patentes. L’orage aurait peut-être fini par éclater si, à la Noël 1933, le Parti n’avait adopté avec retentissement le “Plan du Travail” élaboré depuis plusieurs mois sous l’impulsion de Hendrick De Man. Avec le Plan, la famille socialiste s’était donné un but et une raison d’espérer. Il s’agissait aussi d’un substitut raisonnable au mythe révolutionnaire usé à force d’avoir trop servi dans les discours. Le planisme, avec ses “réformes de structures”, se distinguait du réformisme à la mode ancienne qui n’envisageait que des modifications dans la répartition des richesses. Tel quel, il plut aux responsables JGS qui l’interprétèrent évidemment dans le sens optimal¹⁰⁸ avant de s’en faire les propagateurs enthousiastes¹⁰⁹. Ils pouvaient de la sorte continuer à cultiver leur dialectique volontariste et maintenir ainsi la pression sur leurs membres. En outre, ils se réconciliaient avec les instances dirigeantes du Parti qui avaient besoin d’eux pour assurer la promotion du Plan du Travail.

Ce calcul n’était pas tout à fait erroné. Lorsqu’en octobre 1933 vint à maturité un projet de loi gouvernemental visant à punir, comme aux Pays-Bas et en Suisse, le port public d’uniformes par les groupes politiques, les parlementaires socialistes firent bloc autour de leurs jeunesses¹¹⁰. On put, pour l’occasion, entendre de belles envolées oratoires où la chemise bleue était érigée en symbole des libertés civiques menacées par le gouvernement “préfasciste” de “Monsieur de Broqueville”¹¹¹. Chez les principaux intéressés, la défense de leur signe de reconnaissance identitaire relevait toutefois beaucoup plus de l’ordre instrumental que de la mystique, ainsi que l’attestent les propos de l’organe des JGS : “ Les sections parlementaires ont donc examiné le projet du Révérend Père Janson contre les uniformes bleus. (...) Nous savons (...) que cette tentative procède d’un esprit pré-fasciste et fait partie d’un plan pour le renforcement de l’autorité de l’Etat. (...) La chemise bleue, c’est le symbole d’un danger public ? Une fois dépouillés de notre chemise, nous ne sommes plus dangereux, nous cessons d’être révolutionnaires ? Quelle bonne blague ! Ces messieurs se figurent-ils que les jeunes sont JGS pour avoir une chemise bleue ? (...) Mais, du coup, l’uniforme devient le symbole de nos libertés

106 *Procès-verbal de la réunion du Bureau du Parti*, 3.VIII.1933 (INSTITUT EMILE VANDERVELDE).

107 *Le Peuple*, 17.XII.1933, p. 2, col. 4.

108 “Pour nous, le Plan consiste à radicaliser le Socialisme.(...) C’est le pont entre notre action réformiste et notre action révolutionnaire. (...) Le Plan est un atout pour les jeunes, pour animer la lutte du POB. Le pouvoir au Plan et le Plan au pouvoir (...) Pas de collaboration. Le Plan, rien que le Plan, tout le Plan !” (*Congrès national FNJGS, 10 et 11 novembre 1934...*, p. 10).

109 “*In feite was de jeugd (...) de grootste voorstander van het Plan*”. D’après FRANK EELENS, *De propaganda voor de reakties op het Plan van de Arbeid (december 1933-1 mei 1935)*, Gand, mém. lic. en histoire, RUG, 1976, t. 1, p. 154.

110 CHRISTIANE MACHTENS, *La législation interdisant les milices privées*, Bruxelles, mém. lic. en sciences politiques et administratives, ULB, 1975.

111 *Le Peuple*, 15.VI.1934, p. 2, col. 1-2.

Jeunes Gardes socialistes

- Bruxelles, 1939. Réunion de Jeunes Gardes ...et de moins jeunes Gardes, personnifiés par Fernand Brunfaut, dignitaire du POB installé au premier rang dont le regard pénétrant et la barbe touffue tranchent au milieu de cette jeune assemblée.
(Photo INSTITUT EMILE VANDERVELDE, Bruxelles)

menacées et c'est la fureur qui entrera dans nos cœurs si on ose y toucher.¹¹² Devant cette levée de boucliers, et parce que les porte-parole du POB ne s'opposaient pas, en principe, à l'idée de brider les véritables formations de type para-militaire¹¹³, le gouvernement se décida à amender son projet. L'interdiction du port public d'uniformes pour les groupes politiques fut transformée en une interdiction des milices privées. Les mandataires socialistes se firent une douce violence (on leur avait donné l'assurance que la JGS, en tant que structure juvénile, ne serait pas inquiétée) et la loi en question fut votée le 29 juillet 1934¹¹⁴. Elle parut au *Moniteur belge* des 6 et 7 août suivant; le lendemain, la presse socialiste publiait l'ordre de dissolution des Milices de Défense ouvrière. La JGS avait sauvé sa vie...et sa chemise bleue, à la grande colère de la fascisante Légion nationale : ses rivaux exécrés venaient d'échapper aux poursuites légales et, à son

112 JGS, I.1934, p. 2.

113 EMILE VANDERVELDE : "On en a assez, il faut le dire, et dans tous les milieux, de ces bagarres (...) dans les rues qui, parfois, tournent au tragique, contribuent à faire régner en Belgique, avec moins de gravité qu'ailleurs, un état de choses qui existe à l'heure actuelle un peu partout en Europe" (*Annales parlementaires. Chambre des représentants*, 28.VI.1934, p. 1736 et suiv.).

114 Les dirigeants du POB s'illusionnaient-ils vraiment sur la valeur de leurs 'milices'? On peut se le demander. Auguste Dewinne notait pour sa part : "Croire que nous aurons raison du fascisme en armant nos milices, c'est plus que de la naïveté. Dans cette 'course de vitesse' aux armements, nous serons toujours dépassés" (*Le Peuple*, 31.V.1934, p. 1, col. 1).

sens, avaient conservé, par la grâce de copineries politiciennes, toutes leurs capacités de nuisances subversives.

VI. Le Capitole et la Roche tarpéienne

Après ce qui pouvait passer pour une victoire morale, un observateur étranger parcourant notre pays aurait conclu que la Jeune Garde était au mieux de sa forme. Ses activités (meetings, distributions de tracts, ventes à la criée de journaux, chaulages nocturnes) se poursuivaient à un rythme soutenu pour assurer la victoire du Plan; en outre, elle annonçait des tirages mirobolants pour sa revue mensuelle *JGS*¹¹⁵. Mieux, lors de la III^{ème} rencontre internationale des jeunesses socialistes organisée à Liège les 4, 5 et 6 août 1934, elle sut attirer des foules compactes qui communiquèrent avec elle dans l'antifascisme. Cette manifestation aurait en effet réuni plus de 75.000 personnes, dont une trentaine de milliers (?) de participants directs, foules compactes heureuses, par ce rassemblement, d'exorciser le national-socialisme allemand, la défaite de la Commune viennoise et l'extrême droite autochtone. Mais c'était une vaine parade.

Malgré le battage orchestré autour du Plan, le second souffle tardait à se manifester. Le recrutement stagnait depuis le début de l'année – 25.000 inscrits en 1933, 25.400 en 1934 – comme piétinait la constitution des sections féminines. Le projet de formation d'une JGSF, caressé dès la fin des années 20 par Isabelle Blume, avait connu un début d'exécution en février 1933, mais le démarrage effectif n'eut lieu qu'en janvier 1934 avec la mise sur pied d'un comité directeur un tant soit peu stabilisé. Les néophytes ne s'y précipitèrent pas. Leurs camarades masculins, pleins de bienveillance à l'égard des JGSF, ne se départirent jamais d'une attitude quelque peu paternaliste. Pour eux, la femme idéale – leur future compagne ? – devait être formée pour être une bonne épouse et une bonne ménagère. Les rêves d'émancipation féminine, d'autonomisation n'étaient vraiment pas à l'ordre du jour et les problèmes liés à la sexualité relevaient du tabou intégral. Malgré leur bonne volonté, les Jeunes Gardes socialistes féminines (qui auraient été 3.000 (?) en août 1933) ne parvinrent jamais à modifier l'image machiste que cultivait la JG. Machisme ? Le terme n'est sans doute pas trop fort. On rencontrait beaucoup plus dans ses rangs de jeunes adultes de 25-30 ans que de frères adolescents. Une étude effectuée par la régionale de Liège en 1934 montrait que moins de 4 % des affiliés avaient moins de 21 ans. Un de ses principaux animateurs (qui fut un de ses premiers historiographes), Georges Dejardin, en vint même à douter de son caractère d'organisation juvénile. Le type d'activités qu'elle proposait à ses membres (soirées de propagande, chaulage, distributions de tracts,...)

115 Le 1er mai 1934, la JG se flattait d'avoir distribué 325.000 tracts pour défendre son droit à porter l'uniforme. Quant au tirage de son mensuel, il oscilla de 25.000 [mars] à 31.000 exemplaires [août] après avoir atteint des sommets en mai 1933 [54.000 exemplaires diffusés].

décourageait rapidement les éléments les plus jeunes, attirés par un vague idéalisme. Et l'idée de devoir jouer du poing dans les rues avec les 'gros bras' de la Légion nationale ou du Verdinaso en refroidissait plus d'un. Bref, la façade, encore majestueuse, donnait des signes de faiblesse manifestes.

Le déficit de cadres valables continuait à se poser d'une manière aiguë. Le secrétariat national du mouvement déplorait, multipliait les admonestations, menaçait. Rien n'y faisait. Le refrain était connu : "Les secrétaires [des groupes] sont atteints de 'démissionnisme'. On démissionne pour l'ombre d'un rien, pour une bêtise. Il n'y a pas assez de stabilité. Comment voulez-vous que les secrétaires soient au courant de leur tâche s'ils passent au firmament Jeune Garde comme des étoiles filantes ?"¹¹⁶

Malgré la politisation accrue et les multiples efforts pour créer une mystique, beaucoup de groupes locaux, de l'aveu des chefs, continuaient à se comporter comme des sociétés d'agrément, privilégiaient l'organisation d'excursions et de randonnées pédestres plutôt que les meetings et les séances de formation. Mais c'était peut-être, pour eux, le seul moyen de retenir les adhérents...

Les discours mêlant le pacifisme révolutionnaire aux pointes antimilitaristes déroutaient les sympathisants, heurtaient le bon sens de l'opinion à une époque où la montée en puissance de l'Allemagne hitlérienne était de plus en plus perceptible¹¹⁷. En petit comité, les dirigeants JGS persistaient dans leurs intentions de noyauter l'armée¹¹⁸ même si cela tenait du vœu pieux. Seule concession, la revendication du désarmement unilatéral fut discrètement abandonnée à l'automne 1933 mais c'était le maximum de ce que l'on pouvait alors exiger d'eux. Quant au service militaire, s'il était accepté du bout des lèvres, il devait être profondément aménagé. Durant l'été 1934, la Jeune Garde continuait ainsi à réclamer le service de 6 mois inconditionné, sans prestation pré-régimentaire, ainsi que la suppression complète des rappels, l'établissement de la journée des 8 heures, "y compris le temps nécessaire aux corvées et à l'entretien de l'armement", la suppression du salut obligatoire en dehors du service, etc..., etc...¹¹⁹. Toutes ces exigences témoignaient surtout d'une méfiance tenace envers un appareil militaire suspecté de potentialités fascistes... Le refus de la défense nationale en régime capitaliste se maintint, malgré les pressions de toutes parts, jusqu'à l'automne 1936. A ce moment, le POB avait effectué son retour aux affaires et la Belgique s'appuyait à nouveau sur le mol oreiller de sa neutralité. Ces deux circonstances valaient bien une

¹¹⁶ *Congrès national FNJGS, 28 et 29 octobre 1933...*, p. 8 et suiv.

¹¹⁷ A.-M. WEGNEZ ("La défense de la Belgique à la frontière", in *Revue belge d'Histoire contemporaine*, 1972 n° 3, p. 241-269) donne plusieurs exemples du manque de réceptivité des masses au message ultra-pacifiste des JGS.

¹¹⁸ "La révolution et l'expérience historique démontrent la nécessité de gagner l'armée à la classe ouvrière. (...) Celui qui renie le travail antimilitariste ne peut prétendre porter le nom de JGS et encore moins le nom de dirigeant JGS" (*Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935...*, p. 8-9).

¹¹⁹ JGS, VI.1934, p. 15.

Jeunes Gardes socialistes

accommodation au *credo* pacifiste. La Jeune Garde reconnut alors la validité de la défense nationale, mais c'était en traînant les pieds et en multipliant les réserves morales.

Quant à ses tentatives pour élargir le recrutement vers les éléments jeunes de la famille chrétienne, elles avaient rapidement tourné court. La Jeune Garde émanait par trop d'un parti qui se sentait et se voulait laïc pour parvenir à convaincre grand monde de ce côté. Et elle ne parvenait pas à se défaire de son anticléricalisme épidermique. Sa section de Slins (prov. de Liège) choqua, paraît-il, beaucoup la population croyante de la localité en organisant avec la Libre Pensée une conférence intitulée spirituellement : "Jésus-Christ knock-out en dix rounds..."¹²⁰.

Le rapprochement entre les formations juvéniles des deux 'partis prolétariens', POB et PCB, alla pourtant plus loin au cours des années 1933 et 1934 mais ce processus s'avéra lent, ponctué d'arrêts et de replis. Tant qu'il était dans sa phase ascensionnelle, le mouvement Jeune Garde évoqua peu le mythique Front unique du prolétariat et sut à l'occasion se montrer fidèle à une certaine tradition anticomuniste, propre aux milieux socialistes¹²¹. Même aux yeux des plus radicaux, la méfiance envers les partisans de la III^e Internationale resta longtemps de mise¹²². A partir du moment où la Jeune Garde comprit qu'elle commençait à piétiner, que son recrutement se tarissait, elle se mit en quête d'alliés. Avec prudence. En juillet 1933, elle refusa ainsi de s'associer au 'Congrès mondial pour la Paix' d'Amsterdam, "vaste machine communiste, ou, plus justement, staliniste"¹²³ et, en décembre, elle interdit une nouvelle fois à ses sections de mener avec les Jeunesses communistes des actions ponctuelles, même sous conditions¹²⁴. L'avancée la plus notable en ce sens fut réalisée le 11 août 1934, le comité national JGS ayant enfin sauté le pas pour conclure avec les communistes un pacte d'unité d'action. Malignité ou innocence politique, il y avait associé de jeunes trotskistes, ce qui eut le don de hérissier les tenants de Moscou. Ce pacte qui engageait si peu ses partenaires demeura pratiquement lettre morte. Les Jeunesses communistes, télécommandées, mirent peu de temps à désavouer leur exécutif pour cause de compromission avec des hérétiques et, en janvier 1935, un congrès JGS suspendit l'application dudit pacte par 15.529 voix contre 5.651 et 3.263 abstentions; les fédérations régionales conservaieent néanmoins la faculté de conclure des ententes locales en vue d'objectifs précis¹²⁵. Les conversations

120 *Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935...*, p. 13.

121 La régionale JGS de Fléron affirmait, en mai 1935, vouloir mener "une lutte sans répit contre la politique tendancieuse des communistes ou soi-disant tels" (*La Wallonie*, 20.V.1935, p. 3, col. 3); René Delbrouck, si porté pour l'unité des jeunesses prolétariennes, n'acceptait en juillet 1932 de ne travailler qu'avec "les éléments sains de la classe ouvrière". C'est-à-dire ceux qui ne suivaient pas les ordres de Moscou (*La Wallonie*, 23.VII.1932, p. 1, col 3), etc..., etc...

122 Pour Walter Dauge, l'unité prolétarienne devait impliquer l'abandon préalable "de l'esprit de secte de la part des communistes et de leurs méthodes aveugles de division" (*La Jeune Garde socialiste*, XII.1932, p. 6).

123 JGS, VII.1933, p. 3.

124 *La Wallonie*, 18.XII.1933, p. 5, col. 4-5.

125 *La Wallonie*, 28.I.1935, p. 5, col. 2-3.

ne mirent guère de temps à reprendre, dans un autre contexte; elles aboutirent même à une très éphémère fusion dans la structure des Jeunes Gardes Socialistes Unifiées mais nous étions alors durant l'été 1936 et la roue de l'histoire avait tourné.

Quoi qu'il en soit, le renfort de l'ultra-gauche aurait été insuffisant pour enrayer le déclin. L'absence de résultats malgré des semaines et des mois de militantisme finissait par lasser la patience de la base. Fernand Godefroid dut en convenir : "(...) Il est des camarades qui sont venus vers nous croyant que quelques mois d'agitation JGS allaient donner le pouvoir aux travailleurs. C'est évidemment une conception enfantine mais c'est ce qui explique l'enthousiasme 'feu de paille' de ces camarades..."¹²⁶.

Ce fut surtout l'attitude des instances dirigeantes du Parti qui contribua à accélérer le processus de décadence. Car après avoir beaucoup investi dans la promotion du Plan du Travail, la famille socialiste, qui macérait dans l'opposition depuis près de huit ans, ne put résister aux sirènes du ministérialisme lorsque l'opportunité se présenta. Au mois de mars 1935 précisément, la coalition conservatrice dirigée par le Premier ministre Theunis, à bout de souffle, était emportée par une crise monétaire. Après examen de la situation, le conseil général du POB se déclara disposé "à participer à des consultations en vue de constituer un gouvernement capable à la fois de rallier une majorité parlementaire et de rétablir la confiance dans le franc". Rapides consultations. Le Parti ouvrier accepta de revenir aux affaires en intégrant une tripartite d'union nationale (dite "gouvernement de rénovation économique") plutôt axée au centre-gauche mais de formule assez classique. Sa décision était motivée par la crainte d'assister à l'apparition "d'un gouvernement extra-parlementaire et autoritaire"¹²⁷, et pour épargner au pays une catastrophe financière. Du mirifique Plan du Travail qui devait rénover de fond en comble la société, on n'appliqua jamais que la mineure part. D'où une désillusion terrible pour les militants de base qui avaient tenu ce projet pour une planche de salut. Malgré d'ultimes mises en demeure du comité national JGS – mises en demeure qui prirent un air de supplications¹²⁸ –, le congrès socialiste, dûment chapitré, approuva le 31 mars 1935 la participation gouvernementale par 347.737 voix contre 157.717. Les 'masses' s'étaient détournées de la révolution que leur proposait la Jeune Garde alors qu'elle se trouvait, grâce à la campagne menée en faveur du Plan, à la veille d'une grande victoire. C'est du moins ce que prétendaient ses chefs : "L'élan pour tout le Plan du Travail au pouvoir devenait tellement irrésistible que (...) ce n'est pas s'aventurer que d'affirmer que le Plan du Travail aurait forcé les marches du pouvoir avant 6 mois ! Le

126 *Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935...*, p. 51 et suiv.

127 Cité par CARL-HENRIK HÖJER, *Le régime parlementaire belge de 1918 à 1940*, Bruxelles/Stockholm, 1969, p. 243.

128 "Pas de collaboration avec la bourgeoisie en dehors du Plan de Travail (...). Préparation intensive de la classe ouvrière (...) en vue de briser par la grève générale des masses et éventuellement par l'insurrection, à toute tentative armée de la bourgeoisie capitaliste, etc..., etc..." (*Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935...*, p. 33).

gouvernement de rénovation économique peut faire beaucoup de petites choses... Et après ? Après, nous continuerons à vivre dans une misère seulement atténuée et, en se corrigeant, le capitalisme sera encore bon pour des dizaines d'années parce qu'il sera... un peu plus supportable. Très malin..."¹²⁹. C'était évidemment une opinion qui en valait bien d'autres... mais, dans le cas présent, elle tenait surtout lieu de consolation.

Quoi qu'il en soit, l'heure du reflux avait sonné pour le mouvement.

VII. La récré est finie

La Jeune Garde alignait sur le papier un peu plus de 25.000 adhérents en 1934. Il lui en restait 18.500 à l'automne 1935. Et – malgré des efforts désespérés pour redresser la situation¹³⁰ –, 7.800 à peine en 1936. Puis l'hémorragie se poursuivit : environ 6.000 membres recensés en 1938 et beaucoup moins au cours des mois suivants. L'organisation paraissait brisée, à bout de souffle à l'approche de la Seconde Guerre mondiale. Empêtrée dans ses contradictions¹³¹, minée par la semi-dissidence de son aile flamande, elle avait de surcroît été croisée à maintes reprises par les dirigeants de sa famille politique nourricière pour cause de 'révolutionnarisme' désormais inopportun.

Ballotté par des vents contraires, Fernand Godefroid avait pourtant tenu à réaffirmer le 5 mai 1935 sa fidélité au Parti qui continuait malgré tout à incarner les espoirs de 'la classe ouvrière'. En dépit des déceptions, il était pour lui hors de question de créer "un parti socialiste de jeunes, [d']aller à la scission". C'eut été affaiblir tragiquement le 'prolétariat' en le divisant à nouveau. Mais, ceci posé, cela ne l'empêchait pas de tirer la leçon des récents événements et l'on ne peut s'empêcher de trouver à sa réflexion un son de vérité, compte tenu du contexte dans lequel ses camarades avaient évolué de 1931 à

129 *Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935...*, p. 36.

130 Dès la fin de 1935, des contacts discrets furent renouvelés entre JGS et Jeunesses communistes; en juin 1936, dans un climat d'exaltation consécutif à une phase de grèves intenses en Belgique et à l'avènement du Front populaire en France, le rapprochement se confirma et on assista à la Noël à un congrès d'"unification organique" des deux organisations juvéniles, à la grande irritation du conseil général du POB. L'union concoctée tint en fait de l'alliance de l'aveugle et du paralytique. Les communistes multiplièrent les tentatives de noyautage tandis que pas mal de notabilités socialistes – qui avaient souvent eu naguère maille à partir avec la Jeune Garde – s'employèrent à court-circuiter la nouvelle organisation. Le 2 août 1937, Max Buset pouvait parler dans *La Wallonie* de "La faillite des JGS", victimes du "mythe unitaire" ("(...) L'arithmétique JGS n'aboutit (...) qu'à une soustraction : les effectifs socialistes ont fondu à mesure que se développait la croisade unitaire. Et en grande partie à cause de cette croisade..."). René Delbrouck, qui s'était fait un moment le chantre de l'unité des jeunesses prolétariennes, en vint à épouser ces vues et à condamner la double appartenance JGS/PCB (RENÉ DELBROUCK, *L'expérience unitaire des Jeunes Gardes socialistes*, s.l., JGS, [1937], p. 12 et suiv.)

131 A partir de 1936 (réoccupation de la Rhénanie, guerre d'Espagne) et surtout de 1938-1939 (*Anschluss*, question des Sudètes, liquidation de la Tchéco-slovaquie), la formule "Guerre à la guerre" / "Guerre au fascisme" devint proprement absurde.

1935 : “(...) Le Parti chauffe ses troupes à blanc au cours de vagues d’agitation. Et puis tout cela dévie ou tourne en queue de poisson. Le Parti en arrive parfois à regretter l’état d’esprit qu’il a créé. (...) On dira que le mouvement JGS lui aussi ne trouve pas d’issue après avoir dirigé l’agitation. C’est méconnaître que notre mouvement n’a pas un pouvoir de décision mais seulement de persuasion et de propagande. (...) Il ne faut tout de même pas oublier que, malgré nos efforts, nous vivons dans l’atmosphère générale créée par le parti...”¹³².

Non sans flottement, le gros des cadres demeura lui aussi fidèle dans l’épreuve. Seule une minorité, lassée des déconvenues, claqua la porte afin de suivre Walter Dauge dans l’aventure (éphémère) du Parti socialiste révolutionnaire¹³³. Le sentiment d’appartenance au POB fut le plus fort pour l’immense majorité. Le contraire aurait été surprenant. Ceux qui s’étaient impliqués dans la Jeune Garde et y occupaient une place dans la hiérarchie appartenaient à peu près tous de longue date au milieu socialiste. Bon nombre d’entre eux figuraient comme employés dans les coopératives, les mutuelles, les syndicats liés au Parti¹³⁴. Ces gens étaient nés, vivaient et étaient vraisemblablement destinés à mourir dans cette esquisse de contre-société que formait le Parti ouvrier. Malgré les différences de sensibilité, malgré les différends tactiques ou stratégiques, malgré l’hiatus générationnel, ce noyau dur persista dans la fidélité—quitte à grincer des dents. Rompre, dans ce contexte, eut été pour eux une forme de suicide.

Quant au ‘peuple Jeune Garde’, il s’était perdu dans la nature.

Le retour—brutal—aux réalités du réformisme gestionnaire fut sans nul doute à l’origine de sa lente dispersion à partir du printemps 1935. Ce ne fut cependant pas la seule cause du déclin généralisé et sans remède des années 1935-1940. La relance économique perceptible dès l’été 1935 y eut également sa part¹³⁵ : en desserrant l’étreinte sociale qui pesait sur les couches populaires, elle rendit du coup moins nécessaire, d’un point de vue psychologique et matériel, l’implication dans une structure militante. On avait au fond assisté à un phénomène comparable dix ans plus tôt, en 1924-1925, mais la leçon avait

132 *Congrès national FNJGS, 9 et 10 novembre 1935...*, p. 53-54.

133 CATHERINE LEGEIN, *Le Parti socialiste révolutionnaire (Le mouvement trotskiste en Belgique de 1936 à 1939)*, Louvain-la-Neuve, mém. lic. en histoire, UCL, 1982.

134 Lors de son Congrès de Frameries (1933), la Jeune Garde présenta une liste de quelque 76 personnalités habilitées à parler en son nom, en somme ses ‘orateurs’. Au vu de cette liste, on s’aperçoit qu’il s’agit, pour l’essentiel, de ses cadres dirigeants (secrétaires fédéraux, responsables de sections locales) auxquels ont été joints quelques ‘compagnons de route’. Parmi les 76 noms mentionnés, on note la présence de 10 avocats, 8 instituteurs, 12 travailleurs de l’industrie lourde, 2 commerçants (des cafetiers), un professeur d’enseignement supérieur et 43 employés/fonctionnaires attachés à la famille socialiste : gérants de coopératives, employés de mutuelles, etc... Le manque de temps nous a empêché d’affiner cette étude en élargissant l’échantillonnage.

135 183.000 chômeurs complets indemnisés en 1934 mais plus que 165.000 en 1935, 121.000 en 1936, 105.000 en 1937.

été apparemment oubliée... Par la suite furent posés par une direction décontenancée une série d'actes politiques, qui ne firent qu'activer la désagrégation.

A travers les tribulations qu'elle avait connues, la Jeune Garde avait été la réponse de la famille socialiste de Belgique à l'ébranlement profond de ses référents identitaires familiaux. Sa mobilisation avait été aussi réelle que partielle. Jamais elle n'atteignit les 50.000 membres qu'un délégué du conseil général du POB se vantait de pouvoir réunir "dans les seules provinces rouges du Hainaut et de Liège"¹³⁶. Cela tenait vraisemblablement à l'essence même du Parti, vaste et lourde nébuleuse sociétale aux capacités d'implication très aléatoires quand il s'agissait de s'engager directement sur le terrain. Elle avait cédé à l'effet de mode, qui, dans l'entre-deux-guerres, était celui des communautés juvéniles en uniforme, en s'inspirant des expériences tentées outre-Rhin par la social-démocratie allemande, et croyant y trouver la clef du succès. Or, la portée du message qu'elle lançait à la jeunesse ne correspondait pas vraiment à l'attente de sa clientèle potentielle, et sa logomachie, qui n'avait guère évolué, se figea rapidement dans une série de clichés, vite contredits par la marche des événements. Prisonnière de ses contradictions, elle s'épuisa dans la recherche du Graal révolutionnaire.

Las, celui-ci n'existait pas dans la Belgique des années trente, qui n'était ni la Russie d'octobre 1917, ni même la France de juin 1936.

Beaucoup renoncèrent. Plusieurs persistèrent néanmoins. Les enfants et les militants ne sont-ils pas toujours sensibles aux contes de fée, pour peu qu'ils parlent à leur sensibilité ?

* ALAIN COLIGNON (1959) est licencié en histoire de l'Université de Liège et assistant au Centre d'Etudes et de Documentation "Guerre et Sociétés contemporaines". Il est l'auteur de différents travaux relatifs à l'extrême droite, à la mémoire collective et à l'ethnographie régionale.

Abréviations utilisées

ACJB	Association catholique de la Jeunesse belge
BWP	<i>Belgische Werkliedenpartij</i>
FNJGS	Fédération nationale des Jeunes Gardes socialistes
JGS	Jeunes Gardes socialistes
JGSF	Jeunes Gardes socialistes féminines
JOC	Jeunesse ouvrière chrétienne
MDO	Milices de Défense ouvrière
PCB	Parti communiste de Belgique
POB	Parti ouvrier belge
UJO	Union des Jeunesses ouvrières

¹³⁶ *La Wallonie*, 28.XII.1936, p. 6, col. 1-3.